

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ¹ AU ROI.

MAI 1763.



NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCLXIII.

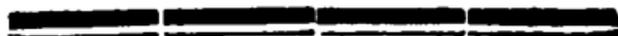




JOURNAL HELVETIQUE.



M A I 1763.



REFLEXIONS

Sur la Prière, que JESUS-CHRIST adressa à DIEU, dans le Jardin de Gethsémané.

J'AVOIS crû pendant long-tems, que nôtre Seigneur, dans son agonie au Jardin de Gethsémané, avoit prié son Dieu & Père, de le dispenser de souffrir le suplice de la croix. Mais je suis bien persuadé maintenant, que ce ne fut point là le but de sa prière, & qu'elle avoit un tout autre objet. Ce divin Sauveur n'a

ignoroit pas, qu'il étoit venu dans le monde pour expier sur la croix les péchés du Genre-humain. Il favoit qu'il devoit être pendu au bois, pour nous délivrer de la malédiction à laquelle nous étions tous soumis. N'avoit il pas dit, déjà dans la première année de son Ministère, à NICODEME, *come MOISE eleva le serpent dans le Désert, il faut tout de même, que le Fils de l'homme soit élevé; afin que quiconque croit en lui ne périsse point; mais qu'il ait la vie éternelle.* JEAN III. V. 14?

Quand il comença à déclarer à ses Apôtres, qu'il falloit qu'il allat à Jérusalem, qu'il y souffrit beaucoup de choses, de la part des Anciens, des Souverains Sacrificateurs, & des Scribes, qu'il fut mis à mort, & qu'il ressuscitat le troisième jour, PIERRE eût la témérité de l'en reprendre, en disant: *Seigneur Dieu vous en preserve: Cela ne vous arrivera point.* Avec quelle indignation nôtre divin Rédempteur ne lui répondit il pas d'abord? *Eloignez vous de moi Satan: Vous m'etes en obstacle; parce qu'au lieu de penser à ce qui est de Dieu, vous n'avez que des pensees humaines.* MATTHIEU XVI. V. 21. 23.

JESUS n'avoit il pas dit aux Pharisiens, sur la fin de son Ministère, qu'il avoit reçu de son Père l'ordre de donner sa vie

pour ses brebis. JEAN X. v. 18? N'avoit-il pas dit aussi à ses Disciples, quelques jours avant sa mort : *Nous voici en chemin, pour aller à Jérusalem, & toutes les choses que les Prophètes ont écrites du Fils de l'homme, y vont être accomplies : Car il sera livré aux Gentils : On se moquera de lui : Il sera outragé, & on lui crachera au visage ; & après l'avoir fouetté, on le fera mourir ; mais il ressuscitera le troisième jour.* LUC XVIII. v. 31. 33 ?

Quand ANDRE' & PHILIPPE lui eurent dit, que quelques Profélytes Grecs, qui étoient venus à Jérusalem, pour adorer Dieu, souhaitoient de le voir ; il leur répondit ; ... *Si le grain de blé ne meurt, après qu'on l'a jetté en terre, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit, Maintenant mon ame est troublée. Et quoi ? Dirai-je, mon Père délivre moi de cette heure ? Mais c'est expressément pour cette heure que je suis venu.* JEAN XXIV. v. 27.

Si l'on fait bien attention à tous ces passages, & à d'autres encore que je ne croi pas nécessaire de rapporter, pourra-t-on continuer de croire, que JESUS-CHRIST ait prié DIEU de lui épargner le supplice de la croix ? N'avoit-il pas déclaré lui-

même, qu'il est plus aisé que le Ciel & la Terre passent, que de voir un seul point de la Loi sans éfet. LUC XVI. v. 18?

Quand ST. PIERRE, pour défendre son divin Maître, eût frappé de son épée un Serviteur du Souverain Sacrificateur, le Seigneur ne lui dit-il pas, *Rmettez vdtre épée en son lieu. Pensez vous, que je ne puisse pas prier maintenant mon Père, qui me doneroit plus de douze légions d'Ange?* Mais comment s'accompliroient les Ecritures, qui disent que cela doit arriver ainsi? MATTH. XXVI. v. 53 & 54. Pouvoit-il mieux faire entendre à cet Apôtre, que dans sa prière il n'avoit point demandé à Dieu d'être garanti de cette mort cruelle & ignominieuse, qu'il avoit toujours été bien résolu de souffrir pour le salut de tous ceux qui obéiroient à son Evangile?

Qu'avoit il donc demandé à Dieu, avec tant d'ardeur, & à trois différentes fois, dans le Jardin de Gethsémané? Les Évangélistes nous le laissent-ils ignorer? „ Dès „ qu'il fut, *disent-ils*, entré avec ses „ Disciples; dans ce Jardin, il leur dit, „ *Attéyez-vous ici, pendant que je m'en* „ *vais là pour prier. Mais il prit avec* „ *lui PIERRE, & les deux Fils de ZE-* „ *BEDE'E, JACQUES & JEAN. Alors il co-* „ *mença à être saisi de tristesse, de frayeur,*

„ & d'angoisse. Et il leur dit, mon ame-
 „ est triste jusqu'à la mort. Demeurez ici,
 „ & veillez avec moi. Puis s'étant un
 „ peu avancé, & éloigné d'eux environ
 „ à la distance d'un jet de pierre, il se
 „ mit à genoux, se prosterna le visage
 „ contre terre & pria, que cette heure
 „ passat loin de lui, s'il étoit possible.
 „ Mon Père, mon Père, disoit-il, tout
 „ vous est possible: D'tournez de moi
 „ ce calice; mais s'il n'est pas possible
 „ qu'il passe loin de moi, sans que je le
 „ boive, que vôtre volonté soit faite,
 „ qu'elle s'exécute & non pas la mienne.
 „ Alors il lui aparut du Ciel un Ange
 „ qui le fortifioit. Et come il étoit dans
 „ un grand combat, dans une agonie, il
 „ se mit à prier encore avec plus d'ardeur.
 „ Il lui prit aussi une sueur, *qui étoit co-*
 „ *me des gouttes de sang,* qui coulérent
 „ à terre. MATTH. XXVI. v̄. 36. 41.
 „ MARC XIV. v̄. 32. 36. & LUC XXII
 „ v̄. 41. 43. „

L'heure, que le Fils de Dieu desiroit
 de voir passer loin de lui, n'étoit-ce pas
 l'heure de la détresse, qui lui étoit surve-
 nue? Le vrai calice d'anerume, qu'il
 prioit son Père d'éloigner de lui, n'étoit-
 ce pas celui-là même qu'il buvoit actuel-

lement alors, dans la frayeur, la tristesse, & l'angoisse, dont son ame étoit saisie ? C'est donc conie s'il eût dit : Mon tendre Père, vous voyez le triste état où je suis, & tout ce que je souffre intérieurement, à la veille de ce cruel supplice, où je vais porter sur la croix la peine des péchés des homes ; & à l'idée des maux affreux, que les impies attireront sur eux, par le mépris qu'ils feront de mon sang. Mon ame en est troublée : Je ne me possède plus. La tristesse m'acable ; je ne puis me remettre de ma frayeur : Je me sens mourir à chaque instant, dans les violens accès de la douleur la plus profonde, & la plus vive. Mon cœur en est déchiré, mes entrailles en sont bouleversées : Je fais les plus pénibles efforts, pour soutenir un si grand combat ; mais je me trouve incapable de résister à tant de pensées affligeantes, qui réunissent leur force, pour me remplir d'amertume, & porter jusqu'au fond de mes os, jusques dans mes moelles, leur absinthe & leur fiel. C'est vous seul, mon Dieu & Père, qui pouvez calmer mes cruelles agitations, & me faire reprendre mes esprits : Tout vous est possible. Que par un effet merveilleux de votre miséricorde, je voie donc cesser les frayeurs de mon ame, & que je n'éprou-

ve plus, dans mon corps, déjà si exténué & si afoibli, ces défaillances d'une nature qui lute douloureusement contre la mort. Que si néanmoins vous trouvez plus à propos, que cette profonde tristesse, cette mortelle frayeur, & ce cruel tourment, qui sont venus fondre sur moi, ne me quittent que sur la croix, & à mon dernier soupir; s'il faut pour l'exécution de vos desseins, que je sois humilié jusqu'à ce point, & que je paroisse ainsi foible, tremblant & désolé, devant le Conseil des Juifs, devant Pilate, & devant tout le Peuple; que vôtre volonté se fasse, & non pas la mienne. Je m'y soumets absolument.

N'est ce pas dans ce sens, que ST. PAUL a entendu les paroles de nôtre Seigneur? *C'est ce JESUS, dit-il, qui lors qu'il étoit encore dans son corps mortel, ayant offert, avec de grands cris, & avec larmes, des prières & des supplications, à celui qui pouvoit le délivrer d'une mort (d'une mort de frayeur & de tristesse) & ayant été exaucé, à cause de sa resignation, a prit, bien qu'il fut le Fils de Dieu, l'obéissance, par les choses qu'il souffrit; & ayant été trouvé parfait, il devint l'Auteur du salut éternel, pour tous ceux qui lui obéissent.*
 HEB. V. V. 7. 9.

Au reste, puis que j'en trouve ici l'occasion, je dirai encore librement, qu'il me semble que la plainte de notre Seigneur sur la croix ne doit pas être traduite en ces mots: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné*; mais en ceux-ci, *Mon Dieu, mon Dieu, jusques à quand m'avez-vous laissé?* Ces paroles sont tirées du Psaume XXII. où DAVID introduit le MESSIE disant: *Mon Dieu mon Dieu, jusques à quand m'avez-vous laissé, lors de ma détresse, m'examinez par mes sanglots?* JESUS CHRIST pouvoit il dire à Dieu, *Pourquoi m'avez-vous abandonné?* Ignoroit-il qu'il avoit été livré pour expier nos offenses? Le mot Hébreu *lamna* & les Grecs *matē*, & *ti*, dont les Evangélistes se sont servis pour l'expliquer, ne signifient pas seulement *pourquoi*, mais aussi *jusques à quand?* ou *jusques à quel point?* Ainsi Ps. II. v. 1. & Act. V. v. 2.

Jusques à quel point les Nations se sont-elles crues?



AUX EDITEURS.

A l'occasion du suplice de l'infortuné CALAS.

LE Procès criminel de l'infortuné & innocent CALAS, est en quelque sorte la Cause de l'humanité, & merite bien une place distinguée dans les *Causes célèbres*; on seroit surpris de ne rien trouver dans votre Journal sur ce sujet intéressant, où tous les cœurs bons & sensibles doivent prendre part, mais principalement les Réformés; il est manifeste que tout le crime de ce Vieillard vertueux étoit d'être Protestant; ses Juges eux mêmes, tout prévenus qu'ils étoient, pouvoient-ils croire qu'un Père pût se porter à cet excès de cruauté de pendre lui même son Fils? Et quand il auroit voulu comettre ce forfait atroce, l'auroit-il pû? Est-il vraisemblable qu'un jeune home de 27 ans, fort & robuste, se fut laissé mettre la corde au cou, par un Vieillard de près de 70 ans, foible & infirme?

Nous n'insisterons sur cette histoire tragique, si connue aujourd'hui par les excel-

lens Mémoires qui ont été publiés sur cette matière, qu'autant qu'il est nécessaire pour l'intelligence des vers qu'on va lire, qui ne sont qu'une espèce de paraphrase de la prière que fit à Dieu le malheureux CALAS, le jour qui précéda son supplice. Elle m'est tombée par hazard entre les mains; je l'ai trouvée si belle & si touchante que je n'ai fait, en quelque manière, que la traduire de la prose en vers: Heureux si j'ai pu conserver dans ma Poëtie cette noble simplicité, qui est come le caractère & le langage de la vérité & de l'innocence.

Condanner sur de foibles indices, au supplice atreux de la roue, un Père au désespoir du trépas imprévu de son Fils ainé, qu'une noire mélancolie venoit de forcer à se pendre lui même; le condamner contre toutes les dépositions & tous les faits qui manifestoient son innocence; c'est un Arrêt qui a étonné, & fait frémir tout le monde. Aussi plusieurs de ses Juges, plus éclairés & plus équitables que ceux qui le condamnèrent, refusèrent-ils leur voix à un Arrêt si injuste & si odieux (*). Les Magistrats même qui le

(* Il ne faut pas imputer à tout le Parlement de Toulouse cet Arrêt inique. On assure que

prononcèrent , revenus à eux même , eurent honte d'envelopper dans l'horreur des mêmes tourmens, la Femme , un des Fils, & un des Amis de ce malheureux Père, quoi qu'on les eût d'abord regardés come ses complices, & qu'on les eût enfermés dans une noire prison, en attendant qu'on leur fit leur procès, come coupables. Mais leur innocence étoit si visible, & si on peut le dire si palpable, que ce Tribunal sanguinaire n'osa aller plus loin, crainte de révolter tous les gens de bien, & de se couvrir d'opprobre. Qu'il y auroit aujourd'hui de grandeur à rendre gloire à la vérité & à la justice & à convenir qu'il s'est trompé ! Par-là, il ne rendroit pas la vie à la victime qui a été immolée, mais il justifieroit du moins sa mémoire, il consoleroit un peu une famille affligée, & que cette funeste sentence a réduite à la misère & au désespoir.

Les Grecs & les Romains n'avoient pas même infligé des peines contre ceux qui tueroient leur Père, leur Mère, ou leurs

que dans le Jugement de CALAS les voix de ses Juges furent fort partagées, puis que de douze, il y en eût cinq qui le déclarèrent innocent ; des Sept autres, il y en eût une qui fut indécise, & resta dans le doute ; la Sentence de mort ne passa que d'une seule voix.

Enfans ; ce crime atroce répugne si fort à la nature , qu'ils ne le regardoient pas comme vraisemblable ; & comment pouvoir soupçonner que CALAS l'eût comis , lui qui étoit un Père tendre & plein d'humanité :

Un senl jour ne fait pas d'un mortel vertueux
 Un perfide assassïn , un parricide affreux ;
 Et l'on n'a jamais vû la timide innocence
 Passer subitement à l'extrême licence.

RACINE.

J'ai crû cet éclaircissement nécessaire pour l'intelligence des vers & de la prière qu'on va lire. C'est CALAS lui même , qui implore le secours de Dieu.

P R I E R E

*De CALAS à Dieu, le jour qui précédas
 son suplice.*

GRAND Dieu, témoin de mes douleurs ,
 Qui me vois baigné dans mes pleurs ,
 Et qui conois mon innocence ;
 Daigne, Seigneur , me secourir ;
 Ou tene moi cette constance
 Nécessaire pour bien mourir.
 L'Amour, la Haine, l'Imposture

Ont dicté l'arrêt de ma mort ;
 M'imputant de mon Fils le déplorable fort,
 On veut, qu'étoifant la nature,
 Moi même je fois fon bourreau ;
Et que mes foibles mains aient uflu le cordeau,
 Qui termina ta malheureufe vie.
 Par quelle noire perfidie
 Ai-je donc mérité qu'on décidat ainfi ?
 De quel crime fuis-je noirci ?
 Peut-on me reprocher quelque excès de colère ?
 Ai-je jamais ceflé d'avoir un cœur de Père ?
 Oui, de la tendre humanité,
 J'ai toujours refpecte l'ordre jufté & fublime ;
 Mon cœur n'a point bleffé les droits de l'équité,
 Ni ma bouche trahi ceux de la vérité,
 En fuyant les confeils du crime.
 Ma Foi ne m'infpiroit rien que de légitime,
 Et loin d'être Perfécuteur,
 J'ai plains l'ignorance & l'erreur,
 Dont je fuis la trifte victime,
 Prêt à fubir le coup mortel.
 Le Juge eft fouvent plus coupable
 Que le prétendu criminel,
 Qu'un injufte pouvoir acable,
 Victime qu'il traîne à l'Autel,
 Et qu'in-mole un zèle implacable.
Tu me vois, Dieu puiffant ! à tes ordres fousmis,
 J'ai befoin de ton affiftance,
 Et n'implore point ta vengeance

Contre mes cruels Enemis.

L'Iniquité déjà s'arme pour mon suplice ,
Mon âge , la raison , rien ne peut l'arrêter ;

L'arrêt qu'a dicté l'injustice ,

Le crime va l'exécuter.

Mais quoi ! dans ma douleur mortelle

Serois je donc saisi d'éfroi !

Seigneur ! par une mort cruelle

Ton Fils a souffert plus que moi.

Je ne t'invoque point pour me sauver la vie
Des fers des oppresseurs dont elle est poursuivie ;
Que ma famille en pleurs échape à leur courroux ,
Et que je sois le seul qui tombe sous leurs coups.

Vous dont le cœur magnanime

Partage nos derniers malheurs ;

Qui d'un suplice affreux contemplés les horreurs

Mais qui mérités nôtre estime

Par la pureté de vos mœurs ;

Vous que j'e destinois pour époux à ma Fille ,

Le Ciel sur vôtre front a gravé la candeur ;

Et j'espérois qu'un jour de ma triste famille

Vous pourriés faire le bonheur

Mais d'injustes soupçons vous rendent mon com-
plice ;

Le péril que je cours menace encore vos jours.

J'espère que du Ciel la suprême Justice ,

Ami , trop généreux , sera vôtre secours ;

Et qu'il prendra vôtre défense.

N'abandonne point la timide innocence,
 A la rage de ces vautours,
 Dont les projets & les discours,
 Ne signalent que leur vengeance,
 Et qu'une barbare démence.
 D'un zèle impétueux n'écoutes plus la voix,
 Juges ? n'écoutes que les Loix !
 On n'en a crû que trop une foible aparence.
 De mes fautes, Seigneur, tu pourrois me punir.
 Je conois mes péchés, j'implore ta clémence,
 Tu pèses l'home en ta balance :
 De ce qu'on n'a point fait doit on se repentir ?
 Oui ; jusqu'à mon dernier soupir
 Je soutiendrai mon innocence.
 Tu conois de nos cœurs les replis, les secrets :
 Tu fais si j'ai comis le plus noir des forfaits.
 Dans cet afreux cachot d'où je vois mon suplice,
 J'atteste ici, grand Dieu, ton nom & ta Justice,
 Si jamais au mépris des devoirs les plus saints,
 J'ai porté sur mon Fils mes parricides mains.
 Dans quel goufre d'ignominie
 M'a plongé de ce Fils le funeste transport !
 Pour rendre heureux mais jours je lui donai la vie,
 Son trépas me done la mort,



CONTINUATION

*Des Observations sur la Confession de Foi
du Vicaire Savoyard.*

JE crois avoir établi, dans mes Observations du mois de Février, que le premier raisonnement, de nôtre Vicaire Savoyard, appliqué à prouver l'inutilité de la Révélation, n'étoit rien moins que concluant, & qu'une Doctrine céleste & surnaturelle pourroit procurer les plus grands avantages à toute personne, qui seroit dans ses idées. Je continue le plan que je m'étois proposé & je veux établir actuellement la grande utilité de la Révélation à l'égard même du genre humain, soit pour augmenter & affermer ses connoissances, soit pour redresser & détruire ses erreurs.

Il ne s'agit pas effectivement ici de savoir ce qu'une Révélation peut apprendre à tout home en état de faire par lui même une Confession de Foi semblable à celle du Pretre de M. R. J'avoue que son Auteur a des connoissances très vastes & très profondes, & que l'étendue de sa vue lui fait franchir sans effort des inter-

valles, que les autres homes ne parcourent qu'à tâtons & qu'en tremblant. J'en juge principalement par les raisonnemens contre le Matérialisme: Ils m'ont paru si justes, si loïdes, si convaincans, que je ne saurois trop inviter mes lecteurs à les lire & relire avec attention & avec réflexion. Mais est-ce donc que le reste de l'Univers peut se flater d'avoir la même pénétration & la même force d'esprit & de génie, que nôtre Vicaire Savoyard? Toutes les ames, sans aucune exception, sont-elles de la même trempe que la sienne? Sur la simple définition de la Géométrie, PASCAL parvint par lui même jusques à la 32me Proposition d'EUCLIDE (*). Le Père MAIGNAN alla plus loin (**); CLAVIUS a formé des démonstrations si compliquées, qu'elles étonnent & surprennent nos Mathématiciens modernes (†): Est-ce

H h 2

(*) Voyez sa vie par Mad. PERIER la Sœur. PASCAL n'AVOIT alors que 12 ans.

(**) Voyez aussi sa vie par le Père SAGUENS: Il y dit que le Père MAIGNAN decouvrit par lui même toutes les Propositions des six premiers livres d'EUCLIDE.

(†) TACQUET ne peut se persuader par cette raison, qu'aucun home ait jamais lu le 1^{me} Tome de CLAVIUS. Vid: TAGQ: Opus: lib. 3.

à dire que tous les homes en général pourroient en faire autant? Ce sont là cependant des conoissances qu'on peut acquérir par le seul usage de ses facultés. *Il ne faut point de Révélation pour cela.* Appliquons ce raisonnement aux personnes qui rejettent l'utilité d'une lumière surnaturelle. Je veux bien acorder à ceux qui pourroient être les Auteurs de la Confession de Foi du Vicaire Savoyard, que *tout le savoir des homes ne peut rien leur apprendre*; mais c'est précisément ce qui me met en droit de dire, que la pénétration du reste des homes ne va pas aussi loin que la leur, & qu'une lumière surnaturelle, qui éclaireroit & dirigeroit ceux-ci dans leurs recherches sur la Religion pourroit par conséquent leur être de la plus grande utilité.

Si la modestie de ces MESSIEURS les empêchoit cependant de reconoitre la supériorité de leurs talens & de leurs conoissances; à la bone heure encore: Je ne veux point avoir de difficultés avec eux à cet égard. Prenons que je n'aye rien dit. Je reconoitrai (puisqu'ils l'exigent absolument) que les autres homes les égalent par l'étendue de leurs lumières & de leurs facultés; & come je suis en train de faire des concessions, je ne m'arrêterai point

en si beau chemin : Je leur acorderai donc pour un moment, que la Révélation ne sauroit rien apprendre à tous ces homes en général, pourvû qu'ils fassent un bon usage de leurs talens. Avec tout cela, je prétens que cette Révélation pourroit leur procurer les plus grands avantages. Comment cela? 1°. Parce qu'elle tournera l'usage de leurs facultés du côté de la Religion. 2°. Parce qu'elle nous aidera à faire un bon usage de ces facultés, en sorte que nous ne tombions point dans l'erreur, 3°. Parce qu'elle donera à tous nos raisonnemens & à toutes nos découvertes une force & une autorité, qu'elles n'auroient point si nous étions abandonés à nous mêmes. Reprenons ces idées. Ceci aura l'air d'une division de Sermon : Mais qu'importe ; c'est le moyen de mettre plus d'ordre & de précision dans mes Observations. Si l'Auteur de la Confession du V. S. avoit eû la même précaution, on verroit mieux son but, & ses propositions seroient plus déterminées.

I. Qu'une Révélation pourroit nous être utile, parce qu'elle arrêteroit nos réflexions sur les grands objets de la Religion.

Pour parvenir à la conoissance de la

Réligion naturelle, il faut confiderer l'Univers & chercher l'Ouvrier qui se cache dans son Ouvrage. Il est vrai qu'un Être actif & pensant se manifeste partout. Je le vois non-seulement dans les Cieux qui roulent, non-seulement dans moi même, mais dans la brebis qui pait... dans la feuille qu'emporte le vent. Mais enfin, pour le voir il faut ouvrir les yeux, les tourner du côté des ouvrages de la Nature, & les y arrêter pendant quelque tems : Il faut savoir confiderer les œuvres du Seigneur relativement à leur divin Auteur, chercher dans leur sein des preuves de son existence & de ses perfections, percer au delà des premières apparences & découvrir dans l'essence des choses & dans le rapport qu'elles ont, soit les unes avec les autres, soit avec les loix générales de l'Univers, des raisons qui dissipent nos doutes & confirment nôtre Foi. Les devoirs de la Réligion ne sont pas au dessus de la sphère de nôtre Intelligence, je le fais : Je reconois avec le Prêtre de M. R. qu'ils sont gravés dans nos cœurs ; cependant come il le remarque lui même, l'homme n'a pas la conoissance innée du bien, mais si tôt que la raison le lui fait conoitre, sa conscience le porte à l'aimer. Disons donc, toujours avec lui, que si je puis apprendre par moi même

à connoître Dieu, à vouloir le bien qu'il veut... à remplir mes devoirs, il m'est nécessaire pour cela d'exercer ma raison, de la cultiver, de bien user de mes facultés naturelles, d'écouter la voix de ma conscience & de prendre de justes précautions pour ne pas lui substituer celles de mes passions. Toutes ces choses exigent sans doute quelque soin, quelque travail, ou tout au moins quelque attention. Les hommes abandonés à eux mêmes chercheront-ils donc à s'en occuper ? Il y en aura peut-être quelques uns ; mais le plus grand nombre, distrait par les objets extérieurs, tournera ses réflexions sur toute autre chose. Courbées continuellement vers la Terre, ces âmes de boue ne seront presque jamais tentées d'élever des yeux apéfantis au Ciel, pour y découvrir leur Créateur. Principalement occupées de leur corps & des affaires de la vie matérielle & sensible, elles entreprendront bien rarement de penser à celles de la vie spirituelle, de descendre en elles mêmes, pour lire dans leur cœur des devoirs contraires à leurs passions favorites & pour écouter la voix *importune* de leur conscience. Ne leur seroit-il donc pas infiniment avantageux, s'il étoit un moyen de les rappeler à des

idées si importantes & de les solliciter à s'occuper des vérités consolantes de la Religion? Or qu'est-ce qui pourra produire un effet si intéressant & si salutaire? Sera-ce les Philosophes? Mais y en a-t-il beaucoup qui méditent eux mêmes sur la Religion? En voit-on plusieurs qui prennent à tâche de tourner de ce côté là les réflexions du Peuple? De quelle autorité sont-ils donc revêtus pour engager les autres homes à réfléchir sur des objets, qui leur proissent aussi désagréables, qu'au dessus de leur intelligence? Coment s'y prendront-ils encore, pour les tirer de leur assoupissement? Employeront-ils des exhortations? Mais combien peu les entendront? Composeront-ils des livres? Hé! je parle à des perſones qui n'en veulent point; ou, si elles reconnoissent enfin qu'ils sont utiles, pourquoi cherchent-elles à nous enlever celui qui est infiniment plus utile que les autres & dont la *Majesté* les étone à mesure que sa *Sainteté* parle à leur cœur.

La Révélation ne nous est pas présentée, je l'avoué, par des perſones qui nous tiennent ce langage. *Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut: Reconnoissés à ma voix celui qui m'envoie.* Le Sauveur des homes leur dit avec moins d'ostenta-

tion & plus de simplicité, *Ma Doctrine* & *mes œuvres* témoignent de moi que mon Père m'a envoyé. Ces œuvres ne sont point de ces miracles d'éclat & de parade, que vous desirés. Il n'ordonne point au Soleil de changer sa course, aux étoiles de prendre un autre arrangement & à la terre de prendre un autre aspect. Ce seroit peut-être le moyen de bouleverser la nature & de nous ensevelir sous ses ruines. Tout ce qui part de la main d'un Dieu bienfaisant doit porter l'empreinte de sa bonté. JESUS fait des miracles utiles au genre-humain : A sa voix, les aveugles recouvrent la vue; les boiteux marchent; les lépreux sont netoyés; les sourds entendent & les morts ressuscitent. Il m'intéresse par tout ce qu'il fait en faveur des autres homes; il se sacrifie pour nous anoncer l'Evangile & pour nous rendre heureux: JESUS est un bon Berger, qui donne sa vie pour ses brebis. Ah! qu'il me parle ce Docteur charitable & je l'écouterai! Je sens qu'il m'importe de prêter l'oreille à sa voix. Elle est bien propre à me faire sortir de l'affoissement létargique dans lequel j'étois plongé. Il me parle de Dieu & de ses œuvres, de ma conscience & de mes devoirs; je vai tourner mes réflexions sur ces importantes vérités. La Doctrine qu'il m'a-

nonce m'engage à m'en occuper : C'est un premier avantage que je retire d'une Révélation.

II. Qu'une Révélation pourroit nous être utile, en nous facilitant la découverte des vérités de la Religion.

Ce seroit déjà beaucoup que la Révélation m'engageât à m'occuper des grands objets de la Religion ; mais ce seroit infiniment plus, si elle m'aideroit à m'en occuper convenablement : Car enfin chercher la vérité, ce n'est pas la trouver : Consulter sa Raison, ce n'est pas entendre sa voix, c'est encore moins la reconnoître & se rendre à ses instructions : Faire usage de ses facultés, ce n'est pas encore en faire un bon usage : Voilà cependant qui est absolument nécessaire lorsqu'on veut parvenir à la connoissance de la vérité. Il y a des règles qu'on doit observer à cet égard : Il faut suivre une certaine gradation dans ses idées, passer du connu à l'inconnu, poser des principes assurés, en tirer des conséquences légitimes, savoir éviter mille sources d'erreur délicates, & démêler des sophismes, qui se présentent quelquefois à nous avec l'apparence de la vérité. Est ce donc que nous ne saurions prendre toutes ces précautions par nous

mêmes? Je ne le dis pas ; j'ai déjà reconnu que les lumières de la Raison bien administrée pouvoient nous conduire à la connoissance de Dieu & de nos devoirs ; mais je persiste aussi dans ce que j'ajoutois en même tems , que la manifestation d'une lumière surnaturelle pourroit ici nous être de la plus grande utilité. Lorsqu'on prétend avec le Vic: Savoyard, qu'en cultivant sa raison , on apprendra de soi-même à connoître Dieu , à l'aimer , à remplir tous ses devoirs , & qu'on s'écrie là dessus : A quoi bon la Révélation. On ne s'aperçoit pas que l'on comence par supposer qu'on cultivera cette Raison ; & c'est cependant ce qu'il ne faut pas supposer. Peut-être en fera-t-on un bon usage ; peut-être ne le fera t-on pas : C'est encore une incertitude. Or pour juger de ce qui arrivera , nous n'avons qu'à ouvrir les Annales des tems passés , & qu'à considérer les monumens historiques pour y découvrir à quoi les seules lumières de la Raison ont conduit les homes abandonnés à eux-mêmes. C'est la meilleure manière de juger des forces de nôtre entendement , & des connoissances que nous aurions acquises par le moyen de nos facultés naturelles. Je ne refuse point un pareil examen ,

& je serai charmé que mes Lecteurs veuillent l'entreprendre avec moi.

Si je comence par les Philosophes, je lis souvent dans leurs ouvrages, il est vrai, de belles Maximes de Religion. & de justes idées de l'Être suprême; mais elles perdent à peu près toute leur force, en se trouvant mêées & contondues avec un tas d'opinions vâibles & absurdes, & contraires aux saines lumières de la Raison. Dans la Grèce même, où les Sciences étoient cultivées & les homes policés, quelles doctrines monstrueuses n'a-t-on pas vû sortir du sein du Lycée, & de leurs écoles de Philosophie? Si vous en croyés **PYTHAGORE**, son ame, aussi bien que celle des autres homes, avoit passé successivement dans le corps de plusieurs personnes. **SOCRATE**, le divin **SOCRATE**, animoit toute la nature, & donoit une ame divine à la Terre, à chaque Astre & aux diférens Démons qu'il trouvoit à propos d'imaginer. Son Disciple **PLATON**, qui n'étoit pas moins divin, ordone qu'on s'enivre aux Fêtes de **BACCHUS**; qu'il y ait des jeux où les homes & les femmes combattent nuds: Il consent à la communauté des femmes & ne s'opose point aux Mariages incestueux des Frères avec leurs Sœurs. A entendre **ARISTOTE**, le

Monde est éternel , les Dieux ne prennent aucun intérêt à ce qui se passe sur la Terre , & l'on ignore en ore s'il a ciû ou s'il a rejeté l'immortalité de l'ame. Les Stoiciens eux memes , parmi lesquels on doit admirer à plusieurs égards , un **SENEQUE** , un **ÉPICTÈTE** , un **MARC AURELE** , balbutioient cependant lorsqu'ils parloient de la Divinité : Leur Dieu n'étoit rien autre , selon la plupart d'entr'eux , que l'Univers entier , ou l'air subtil , ou le soleil : Tout étoit entraîné par une fatalité à laquelle on ne pouvoit résister ; les crimes les plus atroces étoient égaux aux foiblesses les plus légères ; l'ame après avoir survécu pendant quelque tems à la destruction du corps , alloit se réunir au tout , dont elle avoit été tirée , & c'est peut être de cette idée , que venoit l'insolence avec laquelle ils s'égalent & se préféroient même à la Divinité , sous prétexte que la vertu ne lui coutoit rien , & que les homes ne parvenoient à la sagesse qu'après les plus rudes combats. Et pour **ÉPICURE** & ses sectateurs , sans doute que leur Doctrine sur la formation du Monde par le concours fortuit des atomes , sur l'anéantissement de nôtre ame par la mort , & sur le repos des Dieux ne prenant aucune part au Gouvernement de

l'Univers, ne paroitra pas bien propre à prouver, que les lumières de la raison suffisent pour nous instruire des vérités de la Kéligion naturelle. Je ne parle ni des Cyniques, ni de CHRYSIPPE l'apologiste de l'inceste & du crime contre nature: Des personnes qui foulent publiquement aux pieds toutes les regles de la modestie & de la pudeur ne méritent pas le nom de Philosophes. Venons à CATON, qui recomandoit la fornication pour se préserver de l'adultère, qui prêta sa Femme à HORTENSIUS son ami, & qui finit ses jours en se donant la mort. Ecoutons surtout CICERON, ce grand Orateur, cet home éclairé, ce Philosophe si judicieux & si solide, dans la plûpart de ses raisonnemens: Vous l'entendrez qui nous assure dans les comencemens de son livre de *la nature des Dieux*, qu'entre plusieurs questions que la Philosophie n'a point éclaircies on doit mettre celles ci, savoir s'il y a des Dieux ou non; Et en cas qu'il y en ait, quelle peut-être leur nature, leur séjour, leur genre de vie; si le Monde est leur ouvrage; si l'Univers roule au hasard. Il approuve les Académiciens, (qui prenoient le parti de suspendre leur jugement sur ces différens articles; quoiqu'il reconoît d'un autre côté, que sans la Doctrine de

la Providence, la Religion & la Sainteté font anéanties, & que la vie humaine ne seroit que trouble & confusion. Et lorsqu'il raisonne sur l'immortalité de l'ame, à quoi aboutissent donc toutes ses recherches, toutes ses réflexions, toutes ses profondes méditations? A un triste *peut être*, ou tout au plus à des vœux & à des desirs. Comment est-ce donc qu'on veut prendre uniquement pour guide, une Raison qui abandonnoit ainsi ceux même qui cherchoient à s'en servir, & qui ne les empêchoit pas de tomber dans des égaremens pareils à ceux que je viens de relever?

Mais peut-être que le cri de la Nature nous conduit plus sûrement dans le chemin de la vérité, que la voix de la Philosophie, & que tous ces prétendus Philosophes ne se sont égarés, que parce qu'ils ont absolument voulu raisonner, tandis que le Peuple discutant moins & se rendant plus docile à l'instinct moral, ne s'est point écarté de la route qu'il devoit suivre. Le Peuple! Hé! n'est-ce pas chez lui qu'on trouve les opinions les plus absurdes & les plus monstrueuses réunies au culte le plus superstitieux & le plus bizarre? N'est-ce pas lui qui se formoit les plus méprisables Divinités, qui adoroit l'implacable

JUNON, le cruel MARS, le ravisseur PLUTON, le fourbe MERCURE, l'ivrogne BACCHUS, l'impudique VENUS, l'infame PRIAPE, l'infanticide SATURNE, l'adultère & le parricide JUPITER? N'est-ce pas lui qui élevoit des Autels à tous les Empereurs Romains, parmi lesquels on en trouve un si grand nombre, dont les abominations deshonnorent & font frémir la nature? N'est-ce pas lui, qui non content de plier le genoux devant l'armée des Cieux, le Soleil & la Lune; les Planètes & les Etoiles, se prosternoit encore aux pieds des plus vils animaux, & présentoit ses hommages religieux au bœuf APIS, aux Crocodiles du Nil, aux serpens & aux porreaux d'Égypte? N'est-ce pas lui, qui servoit toutes ces bizarres & méprisables Divinités, en leur rendant un culte assorti à leurs mœurs & à leurs passions; en immolant des enfans à SATURNE & à MOLOCH; en sacrifiant des homes au Dieu de la guerre; en se prostituant en l'honneur de VENUS; en se prosternant devant l'abominable PHALLUS, & en célébrant d'infâmes cérémonies, pour rendre leurs hommages à BACCHUS, à FLORE & à CYBELLE? N'est-ce pas lui qui combloit le desordre, en se livrant à ses dissolutions,

non-seu-

non-seulement dans les tems destinés au culte des Dieux, mais encore dans sa vie privée & particulière?

Je fai qu'on se récrie là dessus, & j'ai vû quelques perlones failir à cette occasion la Profession du Vicairæ Savoyard & réciter avec empressement le morceau suivant : „ *L'ancien Paganisme enfanta des*
 „ *Dieux abominables... mais le vice armé*
 „ *d'une autorité sacrée descendoit en vain*
 „ *du séjour éternel, l'instinct moral le re-*
 „ *pouffoit du cœur des humains. En célébrant*
 „ *les debauches de JUPITER on admiroit la*
 „ *continnence de XENOCRATE; la chaste LU-*
 „ *CRECE adoroit l'impudique VENUS; l'im-*
 „ *trepide Romain... invoquoit le Dieu qui*
 „ *mutila son Père & mourroit sans mur-*
 „ *mure de la main du sien; les plus mépri-*
 „ *sables Divinités furent servies par les plus*
 „ *grands homes. La sainte voix de la Na-*
 „ *ture, plus forte que les Dieux, se fai-*
 „ *soit respecter sur la Terre & sembloit re-*
 „ *lèguer dans le Ciel le crime avec les cou-*
 „ *pables.* „ Mais ces belles antitheses sont excellentes pour établir, suivant le but de nôtre Vicairæ, qu'on ne peut étoufer entièrement dans le cœur des homes le sentiment du juste & de l'injuste, & qu'une voix intérieure reclame en faveur de la

vertu dans le tems même qu'on se livre au crime (*): Il n'a pas intention de

(*) C'est effectivement là l'unique but de notre Vicaire; la liaison de ses paroles avec les précédentes le prouve invinciblement. Ceux donc qui les allèguent dans la question présente, lui prêtent des vues qu'il n'avoit pas. Il en est peut-être aussi de même du raisonnement qui m'a occupé dans mes observations du mois de Février, & qui occasionne celles-ci: Il est très possible que M. le Vicaire ne l'ait mis en usage, que pour établir la *non nécessité* d'une Révélation, & que les personnes que je réfute vont plus loin que lui, lorsqu'elles en inferent la *non-utilité* de cette Révélation. Je l'ai déjà remarqué précédemment; je le remarque encore une seconde fois. Je m'y crois d'autant plus appelé, que dans l'instant où je copie ceci, je viens de lire la lettre de M. ROUSSBAU à M. l'Arch: de Paris, & d'y trouver les plaintes amères qu'il forme contre ceux, qui donnent de sinistres interprétations soit à ses expressions, soit à celles du Vicaire Savoyard. Je ne pense pas qu'on puisse me faire un pareil reproche: J'ai fait tout mon possible pour m'en préserver: Et il m'est triste d'en fournir la preuve. Je vis dans la Profession de foi du Vicaire Savoyard, qu'il étoit indecis sur cette question, *Y a-t-il un principe unique de toutes choses? Y en a-t-il deux ou plusieurs? Et quelle est leur nature?* Mais je me gardai bien d'en conclure, come M. l'Archevêque de Paris, que M. R. ne fait que penser sur l'Unité de

prouver, & il ne prouve pas non plus que la multitude des Païens, abandonés à eux mêmes, ne vivoit pas dans le désordre: Il eût été bien difficile; puisque chacun conoit l'abandon de dissolution auquel ils se livroient. L'instinct moral avoit beau repousser le crime du cœur des humains, les passions plus fortes l'y ramenoient, & le faisoient régner dans toute leur conduite. On admiroit la continence de XENOCRATE; mais c'éroit en célébrant les débauches de JUPITER, & en courant chés PHRYNE'S & LAIS pour les imi-

I i 2

de Dieu: Lorsque j'indiquai dans mes observations les conoissances utiles que le Vicaire Savoyard pourroit puiser sur cet article dans une Révélation, je m'exprimai de manière que mes termes portoient principalement sur le second sens qu'on peut donner à ces paroles, & qui vient d'être adopté par M. R. Si je remarquai un peu plus bas, que la Révélation empêcheroit qu'on ne pût s'écrier, *ô Providence est-ce ainsi que tu régis le Monde?* Je ne prétendois pas en inférer, que l'Auteur de ces cris & de la Confession de toi, rejetta le gouvernement de la Providence: Il l'établit clairement dans son Ouvrage. Je voulois seulement faire sentir à mes lecteurs, que cette Révélation arrêteroit, même dans leur principe, les objections qu'on pourroit faire sur cette matière.

ter. Mais encore coment l'admiroit-on ? Il faut aparemment que ce soit par une suite de cette admiration, que les passans l'insultoient dans les rues, que ses disciples jettoient LAIS sur son lit, & que les Athéniens le vendirent, afin qu'ils pussent plus aisément le faire périr dans son exil (*). Pour moi je ne souhaite pas que jamais on m'admire de cette manière. Si la chaste LUCRECE adoroit l'impudique VENUS, les autres Femmes Romaines, plus conséquentes dans leur raisonnement, joignoient à l'adoration, l'imitation. L'impudicité fit de si terribles progrès parmi elles, qu'on fut obligé 639 ans après la fondation de Rome, de recourir à des moyens extraordinaires, & de s'adresser à la Déesse de l'impureté, pour la prier de la faire cesser (**). Inutiles Prières ! Fidèle à son système, VENUS ne daigna pas les écouter, & SENEQUE se plaignoit dans les Siècles suivans, que les Femmes se séparoient de leurs Maris, pour se re-

(*) Voyez sa vie dans **DIOGENE LAERCE** Tome I. Edit. de Paris 1668 p. m. 280.

(**) Voyez **VALER : MAX :** Lib: VI L. cap: 12. n^o. 12. ou seulement **OVID : Fast.** lib IV, pag m. 74 ou bien encore **BAYLE Dict: Crit:** les articles **SULPITIA** & celui de **LE VAYER**,

„ marier, & se remarier pour se di-
 „ vorcier; que la fidélité étoit une preu-
 „ ve de laideur & qu'on ne prenoit un
 „ Mari que pour irriter l'amour d'un ga-
 „ lant „ (*). L'intrépide TITUS, con-
 „ dâné par son Père, va tranquillement
 au fuplice dans la Tragédie de M. de
 VOLTAIRE; mais le vrai est que les his-
 toriens n'en difent mot, & qu'ils gardent
 le même fîlence fur la réfignation de TI-
 TUS MANLIUS, & des autres Romains fé-
 vérement punis par leurs Pères (**). D'ail-
 leurs l'Hircanien plus digne imitateur de
 JUPITER, qui mutila le fien, expofoit
 aux bêtes farouches ceux à qui il devoit
 la naiffance, & les Romains eux mêmes,
 fuivant les traces de SATURNE qui dévo-
 roit fes enfans, facrifioient les leurs fans
 comifération, lorsqu'ils croyoient en avoir
 fuffifamment. Les Grecs n'en faifoient pas
 moins, & pour pafler à d'autres défordres,
 les Perfes époufoient leurs Mères; les Mal-
 tagètes avoient leurs Femmes en comu-
 nion; celles de Chypre, de Phénicie, de

(*) SENECA de Beneficiis Lib: III. cap: 16.
 vel Lib: I. cap: 9.

(**) Voyés VALER: MAXIM: liv: V. cap. 2.
 TIT. Liv: lib. VIII. c. 7.

Babylone se prostituoient publiquement en certaines fêtes. Il n'y a presque point de Peuple, si policé soit-il, qui n'ait enflanté de victimes humaines les Autels de ses faux Dieux : Et c'est ainsi que *la voix sainte de la nature sembloit relèguer dans le Ciel le crime avec les coupables.*

Elle n'a pas plus de force aujourd'hui qu'autrefois ; nous en trouvons la preuve chez ces Peuples modernes, malheureusement privés de la Révélation. Sans parcourir ici toutes les relations de nos Voyageurs, bornons nous à un Mémoire, qui vient de me tomber sous la main & dont on suspectera d'autant moins l'authenticité, que M. l'Abé ARNAUD rend à son Auteur le témoignage le plus avantageux. Il y est question des cinq Nations Iroquoises du Canada. Choisissons quelques traits: Il est bien tems de finir. „ Lorsqu'un „ jeune home y est-il dit, „ se destine a „ la guerre... il se choisit parmi les animaux ou les oiseaux son esprit ou son Dieu, il lui adresse ses hommages... „ Avant qu'ils se marient ils ont satisfait „ pendant longtems leur gout & leurs inclinations. Les filles surtout sont extrêmement dérèglées, les jeunes homes „ sont obligés de se barricader pendant la „ nuit, s'ils veulent être tranquiles. Il

» est rare que la fille qui s'est donnée à un
 » guerrier come à son Mari n'en prenne
 » pas un autre pendant son absence....
 » pourvû qu'elle ne soit pas grosse; aussi
 » pour n'en point manquer, les jeunes
 » femmes se font-elles souvent avorter (*).
 » Lorsque dans la guerre ils font quel-
 » ques prisonniers, nul sentiment d'humani-
 » té ne se fait entendre alors au cœur
 » de ces bourreaux. . . . Les prisonniers
 » sont d'abord reçûs à coups de pierres,
 » ensuite à coups de baton: Après on
 » leur arrache les ongles avec les dents,
 » on leur tient les doigts en cet état dans
 » des pipes allumées pendant que l'on fu-
 » me... Tantôt c'est un collier de haches
 » rougies, qu'on lui met autour du cou;
 » tantôt on lui lève la chevelure en pla-
 » ce de laquelle on lui met une calotte
 » de cendres rouges... A chaque plainte
 » du prisonnier, toute la cohue fait ré-

I i 4

(*) Si nos jeunes homes vivent dans la dé-
 bau-he, & si nos filles sont déréglées, les pré-
 miers sentent qu'ils ne sont pas dans la règle,
 celles-ci, lorsqu'elles se feroient avorter seroient
 punies sévèrement, & les uns & les autres
 sont de-honorés. Le crime chez nous est infamant;
 chez les Iroquois on ignore s'il est crime.

„ tentir l'air de cris de joie (*)... „ Ah ! les barbares ! Un tel spectacle fait frémir d'horreur ! & cependant cette Nation suit la loi naturelle, dit l'Auteur ; fidèle dans ses traités , elle se conduit avec beaucoup de justice & de charité au dedans , & de bone foi au dehors ; mais voilà ce qu'on peut attendre de cette fière raison , qu'on exalte si fort & qu'on voudroit voir abandonnée à elle même : Voilà les avantages qu'en ont tiré tous les différens Peuples , qui ont marché à sa lumière , & ceux que nous en tirerions vraisemblablement nous mêmes , si nous n'étions éclairés du Soleil brillant de la Révélation ; car enfin (**)

les arbres qui sont aujourd'hui dans nos campagnes ne sont pas plus grands, que ceux d'autrefois , & nous ne sommes pas d'une autre nature que les Nations & les Philosophes , qui nous ont précédés : Hommes , come eux , nous n'avons que le même entendement , la même raison , les mêmes facultés. Nous ne sommes pas p'us policés que les anciens Egyptiens ; nous

(*) Voyés le Journal Etranger , mois d'Avril 1701

(**) C'est une pensée de FONTENELLE , avec quelque changement.

ne vivons pas dans un siècle plus éclairé que celui d'AUGUSTE ; nous n'avons ni plus d'esprit, ni plus de compréhension que les habitans de la Grèce & d'Athenes, & le sentiment du juste & de l'injuste n'est pas gravé plus profondément dans nos cœurs, que dans ceux des Esquimaux & des Iroquois : Si donc ils sont tombés dans des erreurs, que nous sommes obligés de condamner nous mêmes, par quel heureux privilège en serions nous préservés, en cas que nous fussions privés d'une Révélation divine ?

(*La suite le Mois prochain.*)

* * *

* *

*



LE VRAI TALISMAN

CHAPITRE V.

MORNAY travailla donc à aquerir de l'emploi : il demanda, sans supplier ; appela la fortune, sans l'importuner ; & l'attendit sans impatience. Il n'employa ni basse flatterie, ni soumission honteuse, ni complaisances deshonnêtes : Il apuya sa demande d'une conduite régulière, d'une exacte application à faire le bien, à éviter le mal, à paroître juste, à être bienfaisant, & à fréquenter des gens de vertu.

Le premier à qui on l'engagea à se présenter, étoit un Courtisan acrédité auprès du Souverain, home asable en apparence, poli, grand prodigue de complimens, qui lui promit une vive recommandation. Je parlerai pour vous, MONSIEUR lui dit-il, j'ai quelque crédit auprès du Roi ; il ne dépendra pas de moi que vous ne soyez bientôt pourvû de quelque charge, digne de vôtre mérite.

MORNAY n'osant compter sur ces promesses, voulut en éprouver la sincérité, avant de s'y fier ; il présenta le Talisman.

Tâchons, dit alors le Courtisan, de nous débarrasser de cet home-ci par des complimens ; car pour des services, je ne suis pas d'humeur de lui en rendre. Je dois garder mon crédit pour moi-même ; ma fortune n'est point encore à son dernier période ; je veux briguer de plus hautes dignités ; si je demande des graces pour un autre, ce sera autant de retranché sur celles que j'ambitionne ; ainsi je n'en ferai rien. Que m'importe qu'il soit bien ou mal, pourvû que j'assure mon bien-être. Je saurai bien trouver des prétextes, quand il reviendra me voir, pour lui faire accroire que je n'ai pû réussir : Il me saura gré des démarches qu'il croira que j'aurai faites, & je n'aurai point risqué de nuire à mes propres intérêts.

Je suis, dit MORNAY en lui même, si sensible à vos bones intentions, que je rougis de ma démarche. Je ne vous mettrai pas dans le cas de me faire valoir votre protection ; car j'y renonce dès-à-présent, ainsi qu'à l'honneur de vous revoir !

MORNAY fut ensuite adressé à un nouveau Riche, qui s'étoit tiré de l'obscurité par ses véxations sur les Peuples, par ses rapines sur les revenus de l'Etat & par ses usures exorbitantes ; il avoit acheté

des titres & des emplois; il étoit devenu un home de considération.

MORNAY lui demanda simplement s'il vouloit employer pour lui son crédit & lui rendre service. Le nouvel home s'offensa de ce que MORNAY ne lui avoit pas donné des éloges: Il n'avoit fait aucune mention de ses titres, en lui parlant; & avoit parû faire peu de cas du faste & de la richesse de son hôtel: Au lieu de lui parler de son esprit, de ses talens, de son mérite, il n'avoit reconu que son crédit, & l'avoit imploré, sans l'encenser.

Cependant, come MORNAY étoit d'ancienne noblesse, la démarche qu'il faisoit, flattoit le Gentilhome moderne: Il fut ravi de pouvoir prendre un ton de supériorité sur un home, qui étoit plus que lui par sa naissance; son orgueil trouva de quoi se nourrir; il consentit enfin à lui rendre quelque service; mais ce ne fut qu'après l'avoir mortifié par sa fatuité & sa hauteur.

Je vous plains, dit-il assez froidement à MORNAY de ce que la fortune ne vous a pas favorisé; je suis à même de vous rendre service; je veux bien m'employer pour vous; entre nous, gens de condition, nous devons nous secourir dans le

besoin ; je plains les misérables ; comptez sur mes soins.

Celui ci seroit-il sincère , dit MORNAY , peu sensible au reproche qu'on lui faisoit de sa misère ; essayons la pierre de touche.

Ce Gentilhomme , dit alors le Crésus , me mépriseroit , s'il étoit opulent. Ses semblables parce qu'ils sont de plus illustre naissance , prennent plaisir pour l'ordinaire à nous humilier , en nous rapellant ce que nous avons été autrefois. Humilions-le à nôtre tour en le servant ; c'est une vraie élévation pour moi. Je vais ordonner à mes Gens qu'on le fasse attendre longtems quand il reviendra : Il faut qu'il achète par ses courvées les services qu'il me demande. Quelle douceur pour mon amour-propre !

Quelle petitesse , dit MORNAY , mêlée avec la plus fote vanité ! Qu'il est vrai de dire que les richesses ne donent jamais des sentimens d'honneur à ceux qui naissent avec une ame basse ! Leur opulence ne sert qu'à faire éclater leur orgueil & à les rendre plus méprisables. Il veut me faire du bien pour s'en glorifier & pour m'avilir. Quoi ! je devrai ma fortune à des bassesses & à son amour propre ! J'irai m'humilier aux pieds d'un home plus

- vil par ses sentimens, que le plus pauvre Paytan! Ha plutôt, retournons dans notre torêt, où l'on n'adore jamais l'opulence; où on ne sauroit faire du bien pour satisfaire la vanité & la jalousie.

MORNAY résolut de ne s'adresser plus à l'avenir à ces sortes de gens qui n'ont que leur adresse, & peut-être, leur friponerie pour mérite, que le fruit & l'éclat de leur richesse pour noblesse, & que leur vanité pour vertu.

Il fut, quelque tems après, faire visite à un vieux Gentilhomme, qu'il avoit connu jadis, & qui lui avoit témoigné quelque affection. Sans doute, dit-il, celui-ci m'aitera par grandeur d'ame: Il m'a paru autrefois porté en ma faveur, quand je n'avois pas besoin de lui; essayons s'il est généreux.

Avec quelle joie, dit-il d'abord à MORNAY, je saisis l'ocasion de vous servir! Je suis flatté que vous ayez eû confiance en moi; toute ma maison & mon crédit sont à votre disposition; je vais incessamment travailler pour vous. Faites moi l'honneur de me venir voir quelquefois; je serai heureux si je puis servir un galant home come vous.

MORNAY douta encore de sa sincérité, & tourna le Talisman. bon, dit le Gen-

tilhome; ne croit-il pas que je me mettrai dans le cas d'avoir obligation à quelqu'un, par rapport à lui? Quand je lui ai offert mes services, il n'en avoit pas besoin; sans quoi je me fusse bien gardé de le faire. C'est à ses Parens à y pourvoir, & à s'exposer à des refus. Il n'y a rien de si disgracieux que de briguer pour autrui; on a mille peines à effuer. Pourvu que je sois heureux, que m'importe le sort des autres? Je saurai bien me délivrer de les visites, & je serai toujours invisible pour lui, quand il reviendra. Je vais donner ordre à mes gens de se le rappeler & de faire attention que je n'y sois jamais pour lui. Par ce moyen, il sera contraint de se pourvoir d'autres protections & je n'en aurai pas moins paru poli à son égard. C'est là nôtre unique devoir; nous ne devons pas avoir d'autres vertus.

MORNAY résolut enfin de ne plus chercher des Protecteurs: Il voulut attendre que ses Parens eussent travaillé pour lui. Il est vrai que leur zèle se ralentissoit insensiblement; un reste d'orgueil leur faisoit faire encore quelques démarches. Le peu d'humanité qu'il avoit reconu dans tous ceux à qui il s'étoit adressé, le fai-

soit gémir de plus en plus sur, la dépravation du cœur humain.

Cependant il ne voulut point passer sa vie dans l'oisiveté, & attendre que la fortune l'eût favorisé, pour se rendre utile au Public. Ce n'est pas toujours, disoit-il, par des aumônes pécuniaires, que l'on soulage les malheureux; on peut, le plus souvent, adoucir la rigueur de leur état, par des conseils, des consolations, des soins dignes de l'humanité, mais trop humilians pour un cœur orgueilleux, que l'opulence a rendu insensible!

MORNAY s'informoit exactement des maisons où il pouvoit y avoir des infortunés. Il ne crovoit pas s'avilir, en allant lui même les chercher jusques dans leurs retraites obscures. Il tâchoit de faire contribuer toutes les personnes opulentes qu'il conoissoit, au soulagement de ces malheureux; il pressoit, il suplioit, il réitéroit ses instances jusqu'à se rendre importun, afin de leur procurer des secours contre la faim & la misère: Il ne rougissoit pas de demander pour eux, ce qu'il auroit eût honte de demander pour lui même; il leur sacrifioit bien souvent une partie de son nécessaire.

Mais il leur étoit encore plus utile par
ses

Les sages discours. Il tâchoit de leur rendre leur situation moins afreuse, par les avantages que l'ame peut en retirer. Ce n'est que dans les revers de fortune, leur disoit-il, que l'on peut conoitre la légèreté de ses faveurs, & combien la vertu est plus précieuse que la richesse. C'est un trésor qui ne sauroit nous être ravi: Elle peut, en quelque façon, nous tenir lieu de tout bien, quand elle est pure & solide. Les malheurs font les grands homes, quand ils savent souffrir; & c'est dans ces tems orageux que l'on peut aquerir la sagesse. Un home riche, à qui tout prospère, qui jouit paisiblement d'une fortune brillante, & qui n'essuie jamais de revers considérable, s'endort dans sa prospérité, ne pense qu'à satisfaire ses vains desirs, & ne jette jamais les yeux au dedans de lui-même; il meurt sans sçavoir quel pourra être son sort, parcequ'il ne s'est pas connu. Il n'a songé qu'à vivre; il ne pensa jamais à mourir.

Les malheurs des autres ne le touchent point; on compatit rarement aux infortunes d'autrui, quand on n'a pas été soi-même malheureux; on ne peut conoitre ni son propre cœur, ni ceux des autres; on n'est soupé de l'inhumanité des homes,

que lorsqu'on a besoin d'eux ; tant qu'on est dans la prospérité, on n'est point dans le cas d'éprouver leurs sentimens ; on ne sent ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils devraient être.

La prospérité irrite les passions, engourdit l'ame, & la rend insensible au bien. L'adversité, au contraire, les épure & les dirige vers un objet honête, qui est le mépris des vains plaisirs & l'amour des solides vertus. C'est alors que conoissant l'inconstance des biens perdus, on cherche le bonheur durable ; on ne sauroit le trouver dans la légère possession des richesses, des honeurs, des plaisirs, qu'un caprice enlève tout à coup aux plus vertueux, & prodigue sans choix aux méchans ; on en conclut qu'il doit y avoir une justice supérieure à l'inconstance de la fortune, qui récompense plus équitablement dans un avenir nécessaire. Cette espérance ranime la vertu, adoucit la rigueur de l'infortune, & rend heureux en quelque façon, par la seule attente du bonheur. On souffre plus patiemment son état ; on trouve son malheur moins considérable, car la patience le diminue, & on est en éfet moins malheureux.

Si l'on parvient par hazard à s'introduire de nouveau dans le palais de l'opu-

lence, on ne la révère plus come une idole; mais on se sert de ses faveurs, pour soulager ceux qui sont encore dans l'état d'où l'on vient de sortir: On compatit d'autant plus à leur sort, qu'on l'a éprouvé. L'on a senti l'horreur d'être abandonné, & l'on a condamné les cœurs insensibles; pourroit-on être insensible à son tour? On regarde l'excédent du nécessaire, come un bien appartenant aux malheureux, & que l'on est chargé de leur distribuer.

MORNAY alloit de tems en tems voir ces homes heureux dans leur rustique simplicité, que l'orgueil & l'injustice des Grands met au rang des animaux créés pour leur service, qu'ils croient flatter par un seul de leurs regards, & à qui ils accordent à peine l'avantage de l'humanité. Il les regardoit come les seules personnes heureuses, que la corruption de plusieurs siècles n'avoit point fait dégénérer de l'état paisible & vertueux des premiers homes.

Non-seulement il leur parloit familièrement & les encourageoit au travail, come ses semblables; mais il mettoit souvent la main à l'ouvrage, autant pour les aider, que pour leur rendre leur état plus cher.

en leur montrant qu'il ne croyoit point s'avilir en les imitant.

Il les trouvoit beaucoup plus raisonnables, que ces Grands ambitieux, qui font de leur vie un martyre perpétuel, une fuite de soucis, d'agitation, & de besoins. Vous n'êtes point, leur disoit il, comé les Riches, qui se sont rendus malheureux, en employant leur travail & leur industrie à se corrompre eux mêmes, à se procurer des plaisirs, qui sont devenus par la fuite une augmentation de besoins. Vous ne cherchez point ce fatal superflu, qui amoilit, énerve, corrompt ces homes enivrés de leur opulence : Vous ne tentez point, comé eux, de l'aquerir par l'injustice, par la violence, par la trahison, par le crimé; insensés, qui regardent comé un bien, ce qui ne sert qu'à les rendre mauvais, à leur ravir le repos & la santé. Vous êtes beaucoup plus sains & plus robustes qu'eux : Votre vie frugale s'accroit d'un plus grand nombre d'heureuses années; vous mourez, pour ainsi dire, aussi sains que vous avez vécu. On ne vous voit point sur un lit de douleur, souffrir les peines cruelles, qui sont les suites des funestes plaisirs que leur a procurés leur opulence. Vous menez une vie libre, tranquile, gaie; quoique plus labo-

rieuse; mais le travail même fait votre bonheur, & vous sauve de l'empire du vice, qui triomphe toujours des gens oisifs.

On ne vous voit pas jaloux des dignités de vos compatriotes, rongés par une lâche & noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice. Vos plaisirs sont purs & simples; vous ne leur avez pas substitué une infinité de fausses nécessités, inventées par la mollesse, & dont dépend le bonheur des Grands. Vous haïssez même leur politesse affectée, qui n'est que le langage de l'imposture, & vous en avez une plus sincère & plus honête, parcequ'elle est plus simple & plus volontaire. Vous n'êtes pas adorateurs d'une mode frivole, fruit honteux de l'inconstance & de la vanité, d'un cérémonial bizarre, Père du mensonge & de l'esclavage; & vous êtes d'autant plus heureux, que vous vous étudiez moins à le devenir. Ces Grands même, qui semblent vous assujétir à leur tyrannie, ont cent fois envié votre sort avec plus de vivacité, qu'aucun de vous n'envia jamais le leur; & lors-même qu'ils vous font servir à des fonctions viles, qu'ils vous asservissent à

leurs caprices, ils admirent v^otre heureuse simplicité.

C'est ainsi que MORNAY tâchoit de rendre la vie champêtre douce & précieuse à ceux qui y étoient attachés par leur naissance. Il vouloit par là prévenir les tentations dangereuses & séduisantes de l'amour propre, qui s'est laissé si souvent pervertir par la vanité & par l'apas du bien-être aparent, qui acompagne l'opulence. Il savoit que tous les homes en ont un germe au fond de leur cœur, qui sagement gouverné devient très utile, mais qui corrompu par l'exemple contagieux, a plusieurs fois produit une ambition vicieuse.

MORNAY fréquentoit les gens de bien & les méchans : Il exhortoit les premiers à persister constamment dans le chemin de la vertu, & leur en faisoit aimer la pratique, par l'apas même du plaisir. Sentez-vous, leur disoit-il, combien les plaisirs que procure la vertu sont au dessus de ceux qu'on goute dans le vice? Les premiers causent une satisfaction douce, pure, toujours égale, toujours constante; plus on veut la gouter, plus elle paroît se renouveler; elle ravit l'ame d'un charme paisible & toujours nouveau. Les autres au contraire, font une ivresse mêlée de trouble & de remords, qui ne se nour-

rit que par de nouveaux crimes ; leur durée les rend insipides & ils laissent bientôt dans l'ame un vuide affreux , qui ne peut être rempli que par le regret de n'en plus jouir , & souvent , par le désespoir de s'y être livré. Vous vous égalez aux Dieux , disoit-il aux personnes charitables. Ils ne paroissent jamais plus grands & plus satisfaits , que quand ils font du bien : En reconnoissant partout vos semblables , vous vous élevez à proportion que vous paroissez vous abaisser ; ils n'osent se croire semblables à vous. En vous apelant les Frères des malheureux , vous devenez leur Ange tutelaire ; ils vous regardent come des Envoyez du Ciel , & vous rendent un hommage de reconnoissance & de respect , qui tient de la vénération. Est-il rien de si flatteur ? Est-il une conduite plus noble , & peut on en attendre un plus beau salaire ici bas ? La vertu vous rend dignes des hommages des homes & de l'amour des Dieux.

Pourquoi , disoit-il aux méchans , vous plaisez-vous dans le mal & chérissez-vous des plaisirs dont la recherche & la satieté font plus pénibles , que la jouissance n'en est douce ? Essayez de pratiquer la vertu de bone foi , & vous préférerez alors le

bonheur qui vous paroitra le plus paisible, le plus constant, le plus consolant & le plus pur.

MORNAY tâchoit avec douceur de redresser leurs mœurs, par ses leçons, & plus enoore par son exemple; il leur inspiroit la justice, la modération, l'horreur du vice, la crainte des Dieux, & surtout l'humanité. Quelques-uns écoutèrent ses avis & firent des efforts pour en profiter, mais la plupart les méprisèrent, & rirent de ses discours autant que de sa conduite. Il ne se désista pourtant pas de faire le bien, parce qu'il l'aimoit sincèrement.

Il faisoit surtout avec empressement les occasions d'inspirer de bones mœurs à la jeunesse, qu'il regardoit come le germe d'un Peuple bon ou méchant, heureux ou malheureux. Défiez-vous, leur disoit-il, des apas séducteurs qui vont attaquer votre foiblesse: Gardez-vous avec soin des discours contagieux de ces jeunes gens, qui se sont déjà embourbés dans le vice, & qui, par des peintures aprêtées, tâchent de vous entainer dans leur précipice. Soyez difficiles sur le choix de vos amis, & ne fréquentez jamais que des personnes dont les mœurs aplaudies par le Public fassent l'éloge des vôtres. Plusieurs, sous le voile de l'amitié, come des ser-

pens cachés sous les fleurs, ne vous caresseront que pour glisser un poison mortel dans votre ame. Ne faut vous défier de votre jugement & n'accorder votre confiance, qu'après avoir consulté des personnes sages & vertueuses, dont l'expérience peut vous donner de justes lumières sur votre choix. Les faux amis sont plus dangereux que les plus imprudens libertins: Pour peu que vous aimassiez la vertu, l'effronterie des derniers vous ferait horreur, vous en seriez indignés, & leur tentation seroit moins dangereuse; mais leur vice grossier ne fera plus sur vous la même impression, quand vous aurez été corrompus par les autres. Vous vous trouverez tout à coup familiarisés avec ces horreurs, qui vous avoient révolté peu auparavant. Les plus grands libertins, les scélérats les plus infâmes ne le sont devenus que par degrés: Ils ont commencé par de petites fautes, suites fatales des mauvaises compagnies, des exemples vicieux; & d'un degré à l'autre, ils sont parvenus au fait de l'infamie.

On attaquera votre jeunesse par le côté le plus foible; on irritera votre amour propre, & ce sentiment d'orgueil dont tous les hommes naissent infectés, donnera

le premier succès au vice. Voici l'art qu'ils emploieront pour vous séduire.

Ils vous peindront le vice sous des couleurs vives, mais honêtes, que vous distinguerez à peine de la vertu. On se moquera de votre innocence; le scrupule sera apellé du nom de foiblesse; votre retenue & votre pudeur serviront de jouet; on tachera de vous inspirer une mauvaise honte d'une vertu austère. Les premiers plaisirs qu'ils vous feront goûter ne seront pas capables de vous éfaroucher; une honête aparence vous les fera paroître moins dangereux, & insensiblement vous vous abandonerez aux apas de ces passions, dont on ne conoit la noirceur, que quand elles vous tyrannisent. D'abord vous aurez horreur de votre égarement; mais votre cœur sera amoli; vous ne pourrez apeller ni la raison ni la vertu à votre secours; vous vous sentirez afoiblis tous les jours; vous perdrez le souvenir de votre première éducation, & vous n'aurez plus la force de dompter des vices qui vous maîtriseront.

Mais ce qui achevera votre perte, c'est que vous aurez honte d'avouer vos foiblesses & de les réparer: Vos compagnons vous feront regarder cette démarche come deshonorante; votre amour propre s'y re-

fufera ; vous comencerez alors à haïr l'austérité de la vertu , & ce contraste , avec les douceurs que l'on goûte dans le sommeil des plaisirs , vous les fera rechercher avec plus d'avidité : Vous ne penserez bientôt plus qu'à vous y livrer entièrement , & vous en ferez une habitude , qui dégénérera en besoin.

C'est à ce degré de dépravation que commencent les plus grands désordres. Pour satisfaire ces passions avides , les crimes les plus affreux deviennent nécessaires : Il faut faire des dépenses considérables ; le mensonge , la trahison , la fraude , le vol , souvent même le meurtre paroissent les seuls moyens favorables , & l'on s'y prête avec d'autant moins de répugnance , que l'on n'a plus d'autres ressources pour assouvir des desirs auxquels on n'est plus maître de résister.

Vous savez , ajoutoit-il , l'infamie dont se couvrent ces insignes scélérats , la mort ignominieuse qui en est souvent le prix. Soyez assurés que les Dieux ne laissent jamais ces crimes impunis ; qu'ils aveuglent tôt ou tard ceux qui les comettent , pour les faire tomber dans les mains de la justice des homes , qui les done en horreur au Public témoin de leurs forfaits , de

leur honteux supplice, & de l'infamie qui le suit.

C'étoit par de pareilles peintures que MORNAY préparoit les jeunes gens contre les artifices des mauvaises compagnies, qu'il regardoit come la première cause de la corruption des homes & come le principal objet de la vigilance & des soins des Parens. Il faisoit sentir aux Pères & aux Mères, que la mauvaise éducation de leurs enfans les couvroit d'ignominie & que les fautes qu'ils les laissent capables de commettre par une suite de cette négligence, réjaillit toujours sur eux mêmes.

Fin du Chapitre V.





LES MARIAGES HEUREUX ET MALHEUREUX.

C O N T E M O R A L.

RIEN n'est si rare que les Mariages heureux, depuis qu'on n'exige plus que des convenances bizarres, établies par l'opinion & le préjugé. La conformité des goûts, l'union des cœurs paroissent aux parens des conditions inutiles. La naissance ou le bien sont les seules qui méritent leur attention ; ils ne sont déterminés que par l'un ou par l'autre. Ces injustes Loix du monde, ces funestes préjugés portent la corruption dans le sein des familles, en détruisant l'union qui doit y régner ; ou si l'union y paroît encore, c'est une espèce de trêve convenue que la dépravation mutuelle a rendue nécessaire.

AZELIM, issu d'une famille illustre par l'ancienneté de sa noblesse & les charges honorables qu'elle avoit toujours occupées, s'étoit retiré de la Cour pour finir sa carrière dans une maison de campagne aux environs de Paris. Il y rassembloit la So-

ciété la plus brillante. Le chemin étoit couvert de voitures qui alloient ou qui revenoient de la solitude d'AZELIM. C'étoit là que les Petits-Maitres & les Coquettes inventoient les modes, traitoient d'originaux les homes vertueux, & de prudes les Femmes raisonnables, décidoient du mérite d'un jeune Auteur, critiquoient la pièce nouvelle, l'élevoient jusqu'aux nues, ou la condannoient à l'oubli. Une jeune personne, dont AZELIM avoit acheté les complaisances, & dont il avoit crû pouvoir acheter le cœur, augmentoit encore par ses talens les charmes de cette retraite. On ne parloit à Paris que du séjour délicieux d'AZELIM, la variété des plaisirs qu'il procuroit à ses convives faisoit l'entretien de toutes les Sociétés. On le regardoit come l'home du monde le plus heureux: Mais ceux qui ne jugent point sur de trompeurs dehors apercevoient l'indigence & le chagrin qui la fuit, à travers le faste & l'opulence de cette maison; au milieu de la joie, le Maitre paroissoit quelquefois acablé de tristesse.

AZELIM avoit deux enfans qui passoient dans le monde pour les Cavaliers les mieux faits & les plus aimables. Tous deux avoient une heureuse physionomie, une démarche noble & assurée, un maintien

décent & modeste; mais leur caractère étoit bien différent. L'un étoit sérieux, tranquille & mélancolique; insensible aux frivoles amusemens du monde, il n'avoit d'amour que pour les Sciences. L'autre, vif & léger, couroit avidement après les plaisirs. L'ainé, qui s'apelloit LINIAS, gémissoit en secret sur les dépenses excessives de son Père; il ne participoit point à cette joie tumultueuse qui menaçoit sa famille d'une ruine prochaine. Il voyoit avec indignation AZELIM entouré d'une multitude de flatteurs qui le méprisoient intérieurement, & qui n'attendoient que sa perte pour insulter à sa misère. DORVILLE au contraire se livroit avec transport aux charmes séduisans du plaisir; son cœur amolli par la volupté ne pouvoit plus s'enivrer que de sa dangereuse vapeur; son ame n'étoit satisfaite qu'au milieu du désordre d'une vie dissipée.

Il y avoit à quelque distance de la maison d'AZELIM un Gentilhomme appelé DAUBINCOURT, qui, sans ambition & sans desirs, jouissoit en paix du bien qu'il avoit reçu de ses Ayeux. Enemi du faste & de la somptuosité, sa maison n'étoit point remplie d'une troupe d'esclaves inutiles, qui ne servent qu'à la vanité du Maître. Les meubles étoient antiques, mais

propres ; sa table n'étoit couverte que de viandes communes & de légumes de son jardin : A peine étoit-il connu des grands dont il étoit environé. Mais cette heureuse simplicité lui procuroit des jours plus sereins, un sommeil plus tranquille que n'auroient pû faire l'opulence & les plaisirs. Rapproché par ses mœurs & sa façon de vivre des habitans du Village où il demouroit, il en étoit adoré ; ces bones gens faisoient tous les jours des vœux pour son bonheur. Si la médiocrité de sa fortune ne lui permettoit pas de leur faire de grandes largesses, il les aidoit de ses conseils, il exhortoit les malheureux à la patience, il leur aprenoit à souffrir. Son épouse, aussi compatissante que lui, se rendoit chez les malades, elle leur donoit ses soins & son tems ; le desir d'être utile à ses semblables la mettoit au dessus de ces foiblesses, que la grandeur qui veut tirer avantage des services mêmes, apelle sensibilité. Ces heureux époux avoient une Fille apellée JULIE, qui joignoit à la beauté la plus touchante, un esprit droit & pénétrant qui faisisoit toujours le vrai, un cœur sensible & bon qui le lui faisoit aimer ; élevée sous les yeux de ces parens adorables, elle avoit pris dans leurs

leçons

laçons les notions les plus exactes de la vertu.

LINIAS se promenant un jour, en rêvant sur les malheurs que le luxe préparoit à sa famille, avançoit toujours sans penser à l'éloignement où il étoit de la maison de son Père: La vue d'un home qui lisoit à l'ombre d'une touffe de saules sur le bord d'un ruisseau, le tira tout à coup de ses rêveries. Etonné de se trouver dans un lieu qu'il ne conoit pas, il aborde l'Etranger, lui demande où il est ? DAUBINCOURT, surpris à son tour, de voir à deux pas de sa maison le Fils aîné d'AZELIM, satisfait à ses demandes, & le prie ensuite de venir se reposer, & prendre chez lui quelques rafraichissemens.

LINIAS, qui n'avoit jamais vû DAUBINCOURT, mais qui souvent avoit entendu faire l'éloge de ses vertus, fut charmé de conoitre un home dont les mœurs étoient en vénération dans tout le voisinage; il sentit même dans ce moment l'empire de la vertu sur son ame: Son cœur, qui n'avoit encore trouvé personne dans le sein de qui il pût s'épancher, cherchoit à s'échapper vers celui du sage DAUBINCOURT; un penchant invincible & secret l'entraînoit vers cet home extraordinaire. Il entre

dans une maison dont la simplicité répon-
doit à celle du Maître ; tout respiroit cet-
te heureuse médiocrité , qui fait les délices
des âmes vertueuses. Cette maison dont
la propreté faisoit tout l'ornement , avoit
quelque chose de plus riant que ces Palais
magnifiques , où les richesses de l'art ne
présentent aux yeux du spectateur que l'i-
dée affligeante d'une injuste inégalité. **DAU-
BINCOURT** fit servir à **LINIAS** les rafraî-
chissemens dont il avoit besoin. N'imagi-
nez pas un buffet couvert de porcelaines,
qu'un esclave attentif étale aux yeux des
étrangers pour satisfaire l'orgueil du Mai-
tre : On ne lui présenta que les fruits de
la saison & du vin tel que le pays le
produisoit ; mais la simplicité de ce repas
avoit plus de charmes que les profusions
d'un grand , à travers lesquelles on aper-
çoit l'avarice. **LINIAS** , lui dit **DAUBIN-
COURT** , vous ne verrez pas mon épouse
& ma fille ; elles sont allées au hameau
voisin porter du secours à un malheureux,
que l'indigence & la maladie réduisent à
la plus affreuse extrémité : Il ne faudra
pas moins qu'une action aussi louable pour
les consoler de leur absence ; car votre
mérite leur est connu.

LINIAS , ramené par **DAUBINCOURT** au
Village le plus voisin de la maison d'A.

ZÉLIM, lui demanda la permission de venir quelquefois le voir dans sa solitude & jouir de sa conversation. Mais à cette demande ses yeux se mouillèrent de larmes, son cœur oppressé par le fardeau de ses peines, cherchoit à s'en décharger dans celui de cet homme de bien. DAUBINCOURT, lui dit-il, il y a vingt ans passés que j'ai vu le jour; depuis ce tems je n'ai trouvé personne dont j'aie pu faire un véritable ami. Le monde n'a été pour moi qu'une vaste solitude, où j'ai toujours erré sans rencontrer un homme dont l'ame attirât la mienne; je n'ai vu dans la Société qu'orgueil, corruption, & méchanceté. Si vous aimez la vertu, vous devez être sensible & compatissant; vous serez touché de mes maux; je vous regarde come un ami tendre & sincère, que la fortune m'envoie pour me consoler. Vertueux jeune homme, lui dit DAUBINCOURT, je conois l'état où vous êtes: Un cœur contraint de soupirer en secret est un pénible fardeau. Je l'ai senti quelquefois; mais ce que, heureusement, vous n'avez point encore éprouvé, c'est la perfidie d'un traître qui se joue de la confiance d'un ami. Dans ces cruelles circonstances, l'espèce humaine se peint à l'esprit sous les couleurs les

132 JOURNAL: HELVETIQUE

plus odieuses; le monde n'est qu'un chaos où le vice honoré triomphe de la vertu qui languit dans l'oppression & le mépris. Le cœur abatu par la tristesse, se concentre en lui-même & fait des efforts pour se détacher de tout; une funeste misanthropie s'en empare; & de l'homme le plus doux & le plus sensible, elle en fait l'ennemi le plus cruel du genre humain.

BINIAS, j'ai passé par ces terribles états; l'enthousiasme de la vertu me fit abandonner des hommes que je jugeois indignes de ma tendresse; je vins dans cette retraite avec la résolution de ne plus retourner dans la société, qui me paroissoit le séjour du crime: La haine de mes semblables, que je nourrissois dans mon cœur, me soutint quelques années contre le desir de revenir parmi eux. Chaque fois qu'il s'élevoit dans mon ame, je me représentois pour le détruire le repos de ma solitude, l'indépendance où j'étois du caprice & de la méchanceté des hommes. Mais je me faisois illusion à moi-même: Mon cœur vide, étoit en proie à des agitations intérieures qui renversoient cette tranquillité dont je croyois jouir; la mauvaise humeur & le chagrin, me faisoient sentir à chaque instant que je n'étois pas à ma place. Des affaires vinrent heureusement à

mon secours. Rentré dans le monde, j'y trouvai des gens de bien; le hazard amena vers moi de vrais amis dont le commerce enchanteur éfaça peu à peu les idées tristes qui me rendoient sombre & chagrin. J'envisageai le monde sous un aspect plus favorable; le désordre que j'avois aperçû se dissipa; la vertu me parut avoir des adorateurs. Je vis alors que le vice à qui j'avois attribué le droit injuste de faire des heureux, faisoit au contraire le supplice de ses partisans. Remis à la place que la Nature m'avoit destinée, mon cœur sentit une joie qu'il n'avoit point encore éprouvée; je crus jouir d'une nouvelle existence. Des nœuds formés par la vertu, mirent le comble à mon bonheur. Je m'unis aux pieds des autels avec une jeune personne, dont la fortune étoit médiocre à la vérité, mais qui possédoit des richesses plus réelles & d'un plus grand prix: Les qualités de son ame la rendoient plus estimable à mes yeux que des biens qui ne servent souvent qu'à nous avilir. Elevée dans la retraite, elle préféra le séjour de la campagne à la vie dissipée des Villes. Je me rendis avec elle dans cette solitude; mais j'y apportai un cœur fatigué & tranquille; & je connus alors qu'il

34 JOURNAL HELVETIQUE

Saut être bien avec soi même, pour goûter les plaisirs de la retraite. C'est à cette Femme adorable que je dois les plus beaux jours de ma vie; c'est à notre union que je dois cette volupté pure dont mon ame est remplie. LINIAS, votre cœur brisé par la douleur vous empêche de voir les choses telles qu'elles sont; le chagrin qui vous dévore leur donne nécessairement une teinte qui les défigure: Les objets se peignent confusément dans une rivière agitée par la tempête; ce n'est que dans le cristal d'une eau pure & tranquille qu'on voit l'azur d'un ciel sans nuages. Lorsque le calme vous aura rendu la tranquillité, vous serez moins injuste envers les hommes; ils vous paroîtront alors plus dignes de compassion que de haine. LINIAS, venez quelquefois dans ma solitude; si l'amitié peut adoucir vos maux, vous devez tout attendre de la mienne: Je connois depuis longtems votre amour pour la vertu; c'est à lui que vous devez mon estime & ma confiance. LINIAS, qui pendant ce discours étoit resté immobile & pensif, poussa un profond soupir; prenant ensuite une des mains du généreux DAUBINCOURT, il l'arrosait de ses pleurs. Ah! DAUBINCOURT, lui dit-il, vous me rendez la vie. Je cesse d'être malheureux,

quelque je trouve un ami sensible & compatissant. Il acheva le chemin qui leur restoit à faire ensemble, en lui parlant de sa famille; il versoit dans le sein de cet ami sincère & vertueux les sentimens dont son ame cherchoit depuis longtems à se délivrer. Quoique DAUBINCOURT ne pût apporter aucun remède aux malheurs dont il étoit menacé, les paroles consolantes de cet homme vrai calmoient ses craintes & faisoient renaître l'espérance au fond de son cœur. Arrivés au village dont ils étoient convenus, DAUBINCOURT se sépara de LINIAS, en arrêtant avec lui un rendez-vous au même endroit.

LINIAS, de retour chez son Père, trouva la cour remplie de voitures qui venoient d'amener une compagnie nouvelle. AZELIM, entouré d'un cercle nombreux, avaloit à longs traits le funeste poison de la flatterie. Il recevoit avec une orgueilleuse satisfaction les hommages de ces vils esclaves, dont le cœur démentoit en secret les louanges qu'ils lui donnoient à haute voix; une foule de domestiques augmentoit encore le tumulte & le désordre de cette maison; on l'auroit crue livrée au pillage d'une troupe ennemie. LINIAS, retiré dans sa chambre, comparoit tout ce

fracas avec la paix & la tranquillité qui règnoient chez DAUBINCOURT. Malheureux AZELIM! disoit-il, il n'y a donc que l'infortune qui puisse arracher le bandeau qui t'aveugle? Enyvré de ta chimérique grandeur & de ta fausse opulence, tu ne respires que le plaisir & la joie. Tu t'en raportes plutôt aux ames basses qui t'environnent & te vantent ta félicité, qu'à ton propre cœur que le trouble agite! Porte tes regards sur le funeste avenir que tu prépares à ta malheureuse famille: Tu verras cette multitude de Créanciers qui t'obsède inutilement chaque jour, s'emparer de ce Palais magnifique, de ces meubles précieux, de ces tableaux rares qui te méritent le titre de connoisseur, partager entr'eux tes dépouilles & te plonger dans la misère la plus affreuse. Tu verras ces infames adulateurs, qui font aujourd'hui l'éloge de ta magnificence, blâmer hautement ta folie & déchirer ton cœur par les outrages les plus humilians. Ah, DAUBINCOURT! c'est chez toi que le bonheur habite: La frugalité te procure l'abondance; l'obscurité t'assure le repos.

Cependant LINIAS se livroit moins à la tristesse; son cœur étoit devenu plus tranquille. Préparé par les discours de son ami aux coups de la nécessité, il atten-

doit avec impatience la triste révolution de sa fortune. Mais lorsqu'il pensoit que les biens d'AZELIM seroient beaucoup au dessous des dettes immenses qu'il avoit contractées, son courage s'évanouissoit ; il croyoit voir les victimes infortunées du luxe d'AZELIM apporter à ses pieds leurs justes plaintes ; il entendoit leurs gémissemens & leurs reproches.

Le jour marqué par DAUBINCOURT étant arrivé, LINIAS se rendit des le matin au rendez vous. La présence de cet ami pouvoit seule diminuer le poids accablant de ses peines & rendre à son cœur allarmé la confiance & la paix. LINIAS, lui dit DAUBINCOURT, vous devez juger à mon exactitude, de l'intérêt que je prends à votre malheureux sort. Il n'est rien que je ne fasse pour l'adoucir : Si je ne puis vous remettre dans l'opulence où vous avez toujours vécu, je puis du moins vous apprendre à supporter l'indigence & peut être les moyens d'en sortir. Mais venez, LINIAS, ma famille vous attend ; vous trouverez dans ces cœurs sensibles un plus sûr apui, que dans les vaines promesses d'un Grand, qui ne s'occupe que de lui même. L'amitié vous dédomagera des biens de la fortune, qui ne peuvent remplir une ame éprise de la ver-

tu ; les larmes que vous verrez couler de nos yeux , vous feront goûter un plaisir que n'éprouvent jamais les homes puissans qui ne sont entourés que d'envieux & d'ennemis. LINIAS , en entrant chez DAUBINCOURT , trouva son épouse & sa fille à l'ouvrage. L'une tenoit une toile grossière destinée aux malheureux du Village ; l'autre travailloit au linge de la maison. Quel spectacle pour LINIAS , qui n'avoit jamais vû que des Femmes occupées de leur parure ou du jeu ! Elles se levèrent & le reçurent avec une politesse obligeante. LINIAS étoit amené par DAUBINCOURT ; il étoit malheureux : A ces deux titres , il fut aussitôt de la famille. Mais lorsqu'il eût jetté les yeux sur la Fille de son ami , son cœur qui jusqu'alors avoit été consumé par le chagrin , devint en un moment la victime d'une passion nouvelle qui lui fit oublier tous ses maux. Les regards attachés sur JULIE , il contemploit avec une espèce de ravissement ce visage qui portoit l'empreinte de l'innocence & de la candeur. Les graces touchantes de cette jeune Fille le tenoient dans une douce ivresse qui le transportoit ; chacune de ses paroles étoit un trait de feu dont son ame étoit embrasée. Il regardoit par intervalle DAUBINCOURT & son épouse qui

lui parloient ; mais ses yeux revenoient malgré lui sur l'adorable JULIE ; rien ne pouvoit l'en détacher. Si les affaires de la maison apelloient cette aimable Fille dans une autre chambre , il prêtoit l'oreille pour entendre le son flatteur de cette voix qui portoit dans son cœur un trouble délicieux. Cependant , revenu de cet enchantement , il auroit voulu cacher à son ami le désordre de son ame ; mais il n'étoit plus tems : DAUBINCOUR & son épouse l'avoient pénétré. Tous deux attentifs au mouvement du visage de LINIAS , ils ne doutoient plus de l'impression qu'avoit fait sur son cœur la présence de JULIE. LINIAS , obligé de se rendre chez son Père , se sépara les larmes aux yeux de cette aimable famille ; il ne pouvoit s'arracher de cette maison où son cœur étoit enchainé par l'amour le plus violent. DAUBINCOUR ne lui proposa point comme la première fois de l'accompagner une partie du chemin ; il savoit qu'il ne pouvoit encore être le confident des transports de son ami , & qu'un entretien étranger à cet objet seroit déplacé. Suis je assez malheureux ? disoit LINIAS , occupé de sa nouvelle passion. N'avois-je pas assez de mes maux sans y ajouter un amour qu'il faudra sacrifier aux Loix injustes de la Société ?

Mon Père exigera que je m'unisse à quelque Femme ambitieuse & riche qui voudra couvrir d'un beau nom la bassesse de son origine ; ses biens feront peut-être tout son mérite ; ou s'il approuve mes desirs, puis je espérer que DAUBINCOURT, qui ne jouit que d'une fortune médiocre, veuille m'accorder sa Fille à qui je ne pourrai donner que mon cœur & ma main ? Oserai je la lui demander ? . . De quelque côté que je me tourne, je ne vois que des obstacles ; il semble que tout s'oppose à mon bonheur. Ah ! JULIE ! si je ne puis vous obtenir, s'il faut renoncer à la seule Femme que mon cœur ait jamais aimée, pour en épouser une autre que mon cœur n'aimera jamais ; je soupirerai chaque jour après le terme de ma carrière : Je n'aurai d'autre consolation que de m'en approcher par mes desirs.

AZELIM, ayant appris le retour de LINIAS, le fit appeler. Mon Fils, lui dit-il, des lettres que j'ai reçues de Paris, m'annoncent pour vous l'établissement le plus avantageux. Une Famille, à la vérité peu connue, mais dont la fortune est considérable, vous demande pour gendre. J'aurais voulu pouvoir vous donner une épouse de votre naissance & de votre rang ; mais ce rang, même qui m'obligeoit à de

grandes dépenses, a dérangé ma fortune & m'impose la triste nécessité d'accepter une Fille opulente, dont les richesses soutiennent l'éclat de notre maison, & vous fournissent les moyens d'acheter à la Cour un emploi convenable au nom que vous portez. Il est des tems malheureux où s'oubliant soi-même on ne doit consulter que les conjonctures; il faut descendre en quelque sorte de son état pour s'élever ensuite beaucoup plus haut. Mais je ne veux point user de mon autorité; je ne serai jamais le tyran de mes enfans. Si vous aviez pour ce Mariage une réugnance invincible, DORVILLE prendra votre place avec joie: Cette fortune lui sera peut-être même p'us utile qu'à vous. Il a des conoissances chez le Prince, des amis puissans, des talens agréables; votre amour pour la solitude vous a de tout tems éloigné du monde; vous préférez une vie tranquile aux intrigues de la Cour. Cependant, LINIAS, c'est l'ainé qu'on demande: Je ne ferai ma réponse, je ne verrai DORVILLE que lorsque vous serez décidé. Ah! mon Père, dit LINIAS, que DORVILLE jouisse de la fortune qui m'est offerte; je n'aspire point au bonheur d'être riche, encore moins à celui d'épouser une Fille inconnue qui tireroit peut-être de

son opulence le droit de me rendre malheureux. Vous connoissez mes goûts; ils exigent une vie privée: La solitude a pour moi plus de charmes que les plaisirs bruyans du monde.

AZELIM, qui penchoit en secret pour DORVILLE, dont l'esprit étoit agréable & pétillant, conclut à la hâte un hymen qui devoit rendre à sa famille un éclat que la misère étoit sur le point d'obscurcir. DORVILLE, enchanté, fit de nouveaux emprunts pour satisfaire le luxe & la vanité de son épouse, qui recevoit ses présens d'un air vain & dédaigneux. Née dans l'abondance, elle ne mit point de bornes à ses desirs; les choses n'avoient de mérite à ses yeux qu'autant qu'elles étoient rares: Devenues communes, il falloit s'en défaire à vil prix. Son Mari, dont le goût pour la dépense ne s'accordoit malheureusement que trop avec le sien, applaudissoit à ses profusions. Mais sa complaisance ne fit que la rendre plus fière & plus hautaine: Rien ne se faisoit chez elle que par ses ordres; ceux du Maître n'étoient jamais exécutés. Non contente de mépris & des reproches humilians dont elle l'acabloit chaque jour, elle imagina qu'une Femme de son rang devoit avoir un ami, qui la dédomageat en secret de

Permit qu'elle éprouvoit avec son Mari. Cet heureux confident l'accompagnoit aux Spectacles & aux promenades, fans que l'infortuné DORVILLE pût s'y opofer. S'il s'en plaignoit, on lui représentoit avec aigreur que la jalousie le couvriroit de ridicule; que les Femmes les plus vertueuses tenoient la même conduite; & il n'y avoit qu'un esprit bizarre & jaloux qui pût taxer de licence une pareille liberté. . . .

DORVILLE indigné de voir son sort uni pour toujours à celui d'une Femme qui le méprisoit, chercha bientôt à s'en consoler, en se livrant à la débauche. Mais revenons à LINIAS.

Heureusement échappé au danger de former des nœuds mal assortis, il étoit encore agité par de nouvelles craintes. DAUBINCOURT & son Epouse voudroient-ils lui acorder leur Fille? Cet hymen qui feroit son bonheur, feroit-il celui de l'aimable JULIE? Lui a-t-il inspiré ce penchant qui l'entraîne vers elle? Son choix n'est-il peut-être pas déjà fait au fond de son cœur? . . . Ces idées l'affligent & le tourmentent. Son esprit incertain erre de tout côté sans pouvoir se fixer. Il retourne chez DAUBINCOURT; cette retraite étoit pour lui le séjour le plus délicieux. Elo-

gné de JULIE, son ame inquiète n'étoit sensible à rien. Il ne pût cacher à son ami le trouble de son cœur; sa tristesse le trahissoit. LINIAS, lui dit DAUBINCOURT, ce n'est plus sur le luxe d'AZELIM que vous pleurez aujourd'hui: Vous portez dans votre ame un chagrin secret que vous cachez à votre ami! En est-il que je puisse ignorer & que je ne partage? Si vous avez de nouveaux chagrins, répandez les dans le sein d'un home dont la sensibilité vous est connue: Vos réserves sont injurieuses à ma tendresse. Ah! DAUBINCOURT, vous m'arrachez mon secret. Père de l'aimable JULIE, sachez qu'il n'y a plus de bonheur pour moi, si je n'obtiens pour épouse cette Fille adorable dont l'image toujours présente à mon esprit, n'en sera jamais éfacée!... Vivez heureux, LINIAS: Vos vertus ont fait sur l'ame de JULIE la même impression que sur la mienne; vos cœurs que la Nature forma l'un pour l'autre, ne seront point séparés & malheureux; c'est une injustice dont nous n'aurons point à rougir. LINIAS passant de la douleur aux transports de la joie la plus vive, se jetta au cou de son ami, & ne lui répondit que

que par ces larmes précieuses que la reconnaissance fait répandre; & cet hymen auquel AZELIM dona son consentement, fit le bonheur de ces époux qui toujours charmés l'un de l'autre, goûtèrent cette félicité pure dont ils étoient dignes, & qui ne peut naître que de l'union des cœurs.





E X T R A I T

De L'ANGLAIS A BORDEAUX, Comédie nouvelle, faite à l'ocasion de la Paix & représentée pour la première fois à Paris le 4 Mars.

LA première Scène, entre DARMANT, Capitaine d'une Frégate Française & la Marquise de FLORICOURT sa Sœur, expose d'abord le sujet de la Pièce. Milord BRUMTON s'étant embarqué à Dublin pour aller à Londres, avec CLARICE sa Fille, & transportant sur son Vaisseau la plus grande partie de sa fortune, est attaqué par la Frégate de DARMANT. Après un combat très vif, le Vaisseau Anglois coule à fond; on n'a que le tems de sauver les gens de l'équipage, qui sont conduits à Bordeaux. Le Milord & sa Fille sont logés chez DARMANT, qui emploie tous les moyens possibles pour adoucir le sort de ses Prisonniers; mais BRUMTON ne veut accepter aucuns secours.

DARMANT se plaint à sa Sœur de la fierté superbe & dédaigneuse du Milord, qui aime mieux exposer sa Fille aux be-

soins, que d'accepter un bienfait des mains d'un énémi... Mais mon Frère, dit la Marquise, en cherchant à rendre service au Milord, ne songeriez vous point à rendre service à sa Fille? Cette Angloise est charmante.

DARMANT avoue qu'il adore CLARICE; mais il veut qu'elle l'ignore:

L'amour dégraderoit la générosité.

L A M A R Q U I S E

Qui vous fait donc agir?

D A R M A N T

L'humanité.

La Marquise se moque de sa discrétion; elle lui conseille de se déclarer à CLARICE & de faire en sorte de gagner la bienveillance du Milord.

Devenez son ami.

D A R M A N T

Mes soins sont superflus;
 Ses principes outrés d'honneur patriotique,
 Sa façon de penser qu'il croit philosophique,

M m 2

Sa haine contre les François ;
Tout met une barrière entre nous pour jamais.

L A M A R Q U I S E

Je prétens la briser ; j'entreprends le Milord :
Nous verrons donc ce Philosophe ,
Et s'il veut raisonner , c'est moi qui l'apostrophe.

Pendant obligez le Milord en silence ,
Et cherchez des moyens secrets.

D A R M A N T

J'ai déjà comencé ; mais n'en parlez jamais ;
D'un bienfait divulgué l'amour propre s'offense.
Le Valet ROBINSON est dans mes interrets ;
Par son moyen son Maître a touché quelques
sommes ,
Sous le nom supposé d'un Patriote Anglois.

L A M A R Q U I S E

Voilà come il faudroit toujours tromper les hommes.

ROBINSON *parle.*

L A M A R Q U E S E

Que fait ton Maître ?

R O B I N S O N

Il pense.

D A R M A N T

Et CLARICE ?

R O B I N S O N.

Soupire.

DARMANT demande à ROBINSON ce que le Milord pense de la lettre de change qu'il lui a fait parvenir. Le Valet lui répond que son Maître n'a aucun soupçon à cet égard & qu'il croit que le bienfait vient de SUMMER, à qui il a promis sa Fille. ROBINSON ajoute :

Mon Maître convaincu qu'il lui doit ce service, Hatera le moment de lui donner CLARICE.

D A R M A N T

Clarice à Summer ?

R O B I N S O N

Oui.

D A R M A N T

Va-t-en.

ROBINSON se retire. La Marquise encourage son Frère. CLARICE paroît ; elle vient prier Mad. de FLORICOURT de tirer son Père de la profonde mélancolie où il est plongé. . .

Il vous a entendu,

.

Jouer au Clavecin un Concerto d'INDEL ;
Nôtre Musique Angloise excite ses transports ;
Pour la première fois je vois ici , Madame ,
Le plaisir dans ses yeux & le jour dans son ame.

D A R M A N T

Ma Sœur , ma Sœur , courez au Clavecin. La Marquise fait conoitre qu'elle a un autre projet, & quite la Scène.

CLARICE veut rentrer ; DARMANT l'arrête. Ils ont ensemble un entretien qui développe l'interrêt. L'un & l'autre épris de l'amour le plus tendre, diffimulent leurs sentimens & font tous leurs éforts pour

se cacher les mouvemens de leurs cœurs.
Voici les vers qui terminent cette Scène :

Le cœur reconoit-il un Pays différent ?

C'est la diversité des mœurs, des caractères,

Qui fit imaginer chaque Gouvernement.

Les Loix sont des freins salutaires

Qu'il faut varier prudemment,

Suivant chaque climat, chaque tempéramment.

Ce sont des règles nécessaires,

Pour que l'on puisse adopter librement

Des vertus même involontaires.

Mais ce qui tient au sentiment,

N'a dans tous les Pays, qu'une Loi, qu'un lan-
gagé ;

Tous les homes également

S'accordent pour en faire usage.

François, Anglois, Espagnol, Allemand

Vont au devant du nœud que le cœur leur dénote

Ils sont tous confondus par ce lien charmant ;

Et quand on est sensible on est compatriote.

Malheur à ceux qui pensent autrement !

Une ame sèche, une ame dure

Devroit rentrer dans le néant :

C'est aller contre l'ordre. Un Etre indifférent

Est une erreur de la Nature.

172 JOURNAL HELVETIQUE

DARMANT se retire à la vue de BRUMTON. Ce Milord est furieux de ne voir que des jeux, de n'entendre que des ris, des sérénades & d'être étourdi de chanteurs qui avec leurs maudits tambourins passent incessamment exprès sous ses fenêtres, pour le troubler dans ses ennuis :

Tandis que la Discorde en cent climats divers,
De tant d'infortunés écrase les aziles,
Le François chante ! On ne voit dans ses villes
Que festins, jeux, bals & concerts !
Quel Dieu le fait jouir de ces destins tranquilles ?
Dans le sein de la guerre il goûte le repos.
Sans peines, sans besoins, & libre sous un Maître
Le François est heureux & l'Anglois cherche à
l'être. .

C L A R I C E

Vous pouvez l'être aussi

BRUMTON fait rentrer sa Fille; il gémit de se voir retenu chez un Peuple frivole; il se précipite dans un fauteuil & porte les yeux de tous côtés.

Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule !

(regardant une Horloge)

Quoi, l'art a décoré jusqu'à cette pendule !

On couronne de fleurs l'interprète du temps ,
 Qui divise nos jours & marque nos instans ?
 Tandis que tristement ce globe qui balance
 Me fait compter les pas de la mort qui s'avance ,
 Le François entraîné par de légers desirs ,
 Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs !

On tire le Milord de ses réflexions, en
 lui apportant de l'argent. BRUMTON relit la
 lettre attribuée à SUDMER.

*Milord je vous envoie une lettre de chan-
 ge &c.*

Après en avoir fait la lecture, le Mi-
 lord forme le dessein de ne plus demeurer
 chez DARMANT. Il charge son valet d'al-
 ler chercher un autre logement.

La Marquise paroît. BRUMTON veut se
 retirer : Elle l'arrête :

En qualité d'homme qui pense,
 Je ne crois pas que M^{onsieur} se dispense
 D'éclairer ma raison, mon cœur & mon esprit.
 Vous êtes Philosophe, à ce que l'on m'a dit ;
 Communiquez un peu votre science.

L E M I L O R D .

Je pense pour moi seul.

L A M A R Q U I S E

Ah ! quelle inconséquence !

En vain le Sage réfléchit,
 Si la société n'en tire aucun profit;
 On doit la cultiver pour elle, pour soi même.
 Eh ! laissez là vos songes creux ;
 La meilleure morale est de se rendre heureux.
 On ne peut l'être seul avec votre système,
 Mon instinct me le dit & mon cœur encore
 mieux !

La chaîne des besoins rapproche tous les hommes ;
 Le lien du plaisir les unit encore plus.
 Ces nœuds si doux pour vous sont ils rompus ?
 Pour être heureux , soyez ce que nous sommes.

.

LE MILORD

Connoissez mieux l'Anglois, Madame, son génie
 Le porte à des plus grands objets.
 Politique profond, occupé de projets,
 Il prétend à l'honneur d'éclairer sa patrie.
 Le moindre Citoyen, attentif à ses droits,
 Voit les papiers publics, & régit l'Angleterre ;
 Du Parlement compte les voix,
 Juge de l'équité des Loix,
 Prononce librement sur la paix ou la guerre,
 Pèse les intérêts des Rois,
 Et du fond d'un Café leur mesure la terre.

LA MARQUISE

Jouissez come nous.

L E M I L O R D

Mais d'un si doux loisir
 Quel est le fruit ?

L A M A R Q U I S E

Le plaisir.

L E M I L O R D

Le plaisir !

L A M A R Q U I S E

Je parois ridicule à vos yeux , je le vois :
 Mais tout considéré , quel est le ridicule ?
 Sous des traits diférens dans le monde il circule.
 Mais au fond , quel est-il ? une convention ,
 Un phantôme idéal , une prévention.
 Il n'exista jamais aux yeux d'un home sage ;
 Se variant au gré de chaque Nation ,
 Le ridicule appartient à l'usage :
 L'usage est pour les mœurs , les habits , le lan-
 gage.
 Mais je ne vois point les rapports
 Qu'il peut avoir avec nôtre ame ;
 L'home est home par-tout : Si la vertu l'en-
 flame ,
 C'est mon héros , je laisse les dehors.

Quoi ! toujours nôtre esprit fantasque
 Ne jugera jamais l'homme que sur le masque ?
 Nous avons des défauts , chaque Peuple a les siens.
 Pourquoi s'attacher à des riens ?

Eh ! oui , des riens , des misères , vous dis-je ,
 Qui ne méritent pas d'exciter vôtre humeur ;
 C'est d'un vice réel qu'il faut qu'on se corrige :
 Les écarts de l'esprit ne sont pas ceux du cœur.

BRUMTON est frappé des lumières philo-
 sophiques qui percent à travers le tour-
 billon de la gaieté.

La Marquise dit du bien des Anglois.

Coment donc ! vous pensez ?

*(s'écrie BRUMTON , en saisissant la main de la
 Marquise)*

Ah ! vous me séduiriez si vous étiez Angloise.

Madame de FLORICOURT qui conoit
 dans ce moment tous les avantages qu'el-
 le a sur le Milord , va plus loin ; elle veut
 l'engager à figurer dans un ballet. BRUM-
 TON est indigné de la proposition ; la Mar-
 quise lui réplique vivement.

Et pourquoi chercher des raisons
 Pour nourrir chaque jour vôtre misantropie ?
 Vous pensez , & nous jouissons :

Laissez-là , croyez-moi , vôtre Philosophie ,
 Elle done le *spléne* , elle endurecit les cœurs ;
 Notre gaieté que vous nommez folie ,
 Nuance nôtre esprit de riantes couleurs
 Par un charme qui se varie ,
 Elle orne la Raïson , elle adoucit les mœurs
 C'est un printems qui fait naître les fleurs
 Sur les épines de la vie.

Madame de FLORICOURT quite BRUM-
 TON en ne lui donant qu'un moment
 pour se déterminer. Milord resté seul , se
 reproche d'avoir marqué trop d'aigreur à
 la Marquise ; car *malgré son inconséquence* ,
 dit-il ,

Je m'aperçois qu'elle a bon cœur ;
 Et sans qu'elle y songe elle pense.

.
 Allons , allons , Milord , il faut que tu t'apaises ;
 Fais effort sur toi-même & pardone aux Françoises ;
 On peut s'y faire....

DARMANT s'avance , il annonce au Mi-
 lord que l'on va renvoyer des prisonniers
 Anglois pour pareil nombre de François ,
 & qu'il l'a fait comprendre dans l'échange.
Qui vous en a prie ? dit BRUMTON ; je ne
 veux rien devoir qu'à ma Nation. J'ai fait
 des dépêches pour Londres ; je trouverai sans

vous la fin de mes malheurs. DARMANT
remarque un nouvel accès d'humeur dans
BRUMTON.

D A R M A N T.

Ah ! je vois ce que c'est : Vous avez vû ma Sœur ;
Ses airs évaporés & sa tête légère...

M I L O R D , *à part.*

Veut-il interroger mon cœur ?

D A R M A N T

Oui je conçois qu'elle a pû vous déplaire.

L E M I L O R D

A quoi bon vôtre Sœur ? je l'excuse aisément.
Elle est femme.

D A R M A N T

Son caractère....

L E M I L O R D

M'en suis-je plaint ?

D A R M A N T

Non , poliment.

L E M I L O R D .

Je ne suis point poli.

D A R M A N T

Sachez que son système
Est de vous consoler , de vous rendre à vous-même.
Si je ne l'arrétois , Monsieur , journallement
Vous seriez obsédé.

L E M I L O R D

Monsieur , laissez-la faire.

DARMANT demande à BRUMTON son amitié ou du moins son estime. Le Milord repart.

Eh ! malgré moi , Monsieur , vous avez mon estime ; &c.

On annonce un Anglois ; c'est SUDMER ; il se précipite dans les bras du Milord ; il se retourne vers DARMANT ; il le reconoit pour son bienfaiteur. DARMANT n'a aucune idée d'avoir vû SUDMER. Celui-ci lui dit :

Je suis assez heureux moi , pour vous reconoitre.

Rappelez-vous que je vous dois la vie.

Vous changeates pour moi la fortune énemle ;

(*Portant la main sur son cœur :*)

Voilà le livre où sont écrits tous ces bienfaits.

Vous êtes mon ami , du moins je suis le vôtre ;

C'est par vos procédés que vous m'avez lié :

Je m'en souviens , vous l'avez oublié ;

Nous faisons nôtre charge en cela l'un & l'autre.

Il raconte les obligations qu'il a à DAR-
MANT. BRUMTON reproche à SUDMER l'a-
cueil qu'il fait au François.

Vous n'êtes pas Anglois.

S U D M E R.

Jè suis plus ; je suis home.

Qu'avez-vous contre lui ? cette froideur m'af-
fome ;

Esclave né d'un goût national ,

Vous êtes toujours partial !

N'admettez plus des maximes contraires ;

Et come moi voyez d'un œil égal ,

Tous les homes qui sont vos freres.

J'ai détesté toujours un préjugé fatal.

Quoi ! parce qu'on habite un autre coin de terre ,

Il faut se déchirer & se faire la guerre.

Tendons tous au bien général ;

Crois-moi, Milord, j'ai parcouru le monde ;

Je ne conois sur la machine ronde

Rien que deux Peuples diférens ;

Savoir les homes bons & les homes méchans.

Je trouve par-tout ma patrie

Où je trouve d'honêtes gens ;

En Cochinchine, en Barbarie,

Chez les Sauvages même ; &c.

SUDMER invite DARMANT à être de sa nôce ; BRUMTON se retire pour aller avertir sa Fille de l'arrivée de SUDMER. DARMANT ne peut cacher son trouble ; SUDMER le soupçonne d'être son rival : Il veut s'en éclaircir. DARMANT le quitte.

CLARICE paroît avec son Père ; SUDMER la trouve charmante ; il lui demande s'il aura le bonheur d'en être aimé ; la réponse de CLARICE donne encore lieu à des soupçons. BRUMTON répond pour la Fille. Je lais, dit-il, come ma Fille pente, & la reconoissance qu'elle sent come moi de vos rares bienfaits, doit l'attacher à vous tendrement. *Quels sont ces bienfaits ?* replique SUDMER. Le Milord lui montre la lettre qu'il a reçue de sa part ; le Négociant n'y comprend rien.

Je fuis dans un courroux extrême , (dit-il ,)
 Comment , quelqu'un a pris mon nom ,
 Pour faire une bone action
 Que j'aurois pû faire moi-même ?

Il sort pour aller demander des éclairciffemens au Banquier qui a payé la lettre de change.

Dans la Scène suivante le Milord interroge sa Fille sur les dispositions de son cœur ; elle lui répond avec une franchise Angloife , qu'elle est prête à obéir à son Père ; mais qu'elle n'a pû se défendre d'aimer DARMANT. Le Milord est frappé d'étonnement : Sa Fille le rassure en lui difant que rien n'a fait conoitre ses sentimens à l'Officier François , & qu'elle ignore de même les fiens.

SUDMER arrive ; il n'a pû rien favoir du Banquier. On apelle ROBINSON ; ce valet forcé par des menaces de découvrir la vérité , déclare que DARMANT est l'Auteur des bienfaits que le Milord a reçûs.

L E M I L O R D

O Ciel ! aimeroit-il ma Fille ?

R O B I N S O N

Oh ! non , Milord , il n'oseroit ;
 C'est générosité toute pure....

Le Milord demande à CLARICE si elle est instruite ; elle proteste que non.

La Marquise arrive ; son Frère la suit. Elle annonce que la paix est ratifiée & fait une peinture très-vive de la joie publique. BRUMTON dit à DARMANT.

Nos Nations sont réconciliées.

Par vos traits généreux vous m'avez corrigé ,

Et l'amitié surmonte enfin le préjugé :

Que par cette amitié nos maisons soient liées.

Pour vous marquer combien vous m'êtes cher ,

Vous signerez le Contrat de ma Fille

Que dès ce soir je marie à SUDMER.

DARMANT est consterné. La Marquise rit ; le Milord en demande la raison ; la Marquise découvre l'amour de son Frère pour CLARICE. SUDMER dit à BRUMTON qu'il pourroit faire une sottise d'épouser sa Fille ; il ajoute :

Mon rival doit au fond avoir la préférence ,

Sous mon nom il a su saisir l'occasion

D'avoir pour vous , Milord , un procédé fort bon :

Si je deviens le Mari de CLARICE ;

Il est home peut-être à rendre encore service ;

Je suis acoutumé d'être son prête - nom.

Le Milord done sa Fille à DARMANT
& lui même épouse la Marquise. SUDMER
âplaudit à cette double alliance & dit au
François.

Daignez, mon cher DARMANT, en cette circon-
tance,

Me soulager du poids de la reconnoissance :

Je sens que je suis vieux, je me vois de grands
biens ;

Je n'ai point d'héritiers ; soyez tous deux les
miens....

Point de remerciemens, ce seroit une offense.

Si je vous fais heureux, mes amis, c'est assez ;

C'est vous, c'est vous qui me récompensez.

La Marquise termine la Pièce par les
quatre vers suivans.

Le courage & l'honneur rapprochent les pays ;

Et deux Peuples égaux en vertu, en lumières,

De leurs divisions renversent les barrières

Pour demeurer toujours amis.





S U I T E
D U B E L E S C L A V E

O U

La Vertu victorieuse de l'Amour.

JE suis François, MADAME, dit le bel Esclave à la Princesse, & mon nom est MAURICE. Dès ma jeunesse je fus dans les Indes, pour recouvrer par mon travail des biens, qu'un revers de fortune venoit de ravir à mes parens. J'y ai passé grand nombre d'années, & après beaucoup d'activité, j'étois devenu possesseur de plusieurs vastes plantations. Mes richesses s'étant accumulées au de-là de ce que j'avois espéré en quittant ma patrie, je pensai à y retourner, pour jouir tranquillement du fruit de mon travail & me reposer de mes fatigues.

Pendant mon séjour, j'étois devenu éperduement amoureux de la Fille unique d'un riche Négociant; elle m'aimoit aussi beaucoup; & dès que la fortune m'eût favorisé, je la demandai en Mariage. Son

Père, home superstitieux & ignorant, rejeta ma proposition avec dédain, quoique je fusse beaucoup au dessus de lui par ma naissance. Je n'avois pas été élevé dans la même Religion que lui, & il ne vouloit consentir à m'acorder sa Fille, qu'à condition que j'abjurerois la croyance dont j'avois fait profession jusqu'alors. Mais, par malheur pour nos amours, j'étois honnête home, & je regardois come injurieux à Dieu même, & indigne d'un cœur bienfait, de quitter un culte que l'on croit bon, pour en prendre un autre qui, peut-être, n'est pas meilleur. J'aurois crû devenir méprisable aux yeux des honnêtes gens, si par une vue d'intérêt ou de plaisir, j'avois quitté la Religion de mes Pères, convaincu d'ailleurs que, quand même elle pourroit être défectueuse par quelques endroits, la persuasion où j'étois qu'elle n'étoit pas indigne de son objet, rendroit mon culte agréable à l'Être suprême, à qui j'avois sincèrement intention de payer le tribut de la reconnoissance & de la vénération qui lui sont dues.

Je crois ma Religion bone, disois je tous les jours au Père de ma maitresse, & puisqu'elle n'a pour but que d'adorer la Divinité, je ne saurois me figurer qu'elle la désapprouve & me punisse un jour

d'avoir voulu sincèrement lui rendre hommage. Si pour épouser SOPHIE, c'étoit le nom de sa Fille, j'avois la lâcheté de feindre d'embrasser vôtre culte, je ferois injure à la vérité, je me jouerois de Dieu, pour satisfaire ma passion; & sans doute il me puniroit sévèrement d'une pareille impiété. La plupart des fautes que les hommes comettent, sont une suite de la foiblesse humaine; je les regarde come des erreurs: Mais feindre, de propos délibéré, de quitter une Religion que l'on croit bone, c'est être hipocrite, impie, criminel envers Dieu & les homes, que l'on veut tromper en même tems.

Le Père de SOPHIE a été élevé dans les préjugés de la bigoterie. Bien loin de goûter mes raisons, il les regardoit come des impiétés, & me soutenoit, que, quelque bone intention que j'eusse, je serois damné, si je n'embrassois pas sa croyance: Il se feroit crû digne lui même des peines éternelles, s'il avoit doné sa Fille à un home, qui ne vouloit pas croire come lui. Come je tournois son erreur en ridicule, & que je persistois toujours plus dans mon sentiment, il comença bientôt à me haïr: L'aversion qu'il avoit pour ma Religion s'étendit jusqu'à ma perso-

ne, & il me défendit de penser d'orsenavant ni à sa Fille, ni à lui.

Je lui obéis facilement en partie ; mais il ne me fut pas possible de renoncer à SOPHIE, come je renonçois à voir à son Père. Nous nous aimions avec la plus vive tendresse. Les graces de sa personne me la rendoient moins chère que les charmes de son esprit & les qualités de son cœur. Je ne vous ferai pas le portrait de sa beauté ; vous en avez vû l'image, MADAME ; elle est au dessous de l'original : Mais son ame est encore plus parfaite. La nature l'a ornée des plus solides vertus ; la raison & le bon sens brillent dans toutes ses paroles ; elle est toujours conduite par la prudence & le plus solide jugement. Aussi, loin d'approuver la ridicule opinion de son Père, quoiqu'elle aimat son culte autant que j'aimois le mien, elle déploroit avec moi le funeste aveuglement, qui le rendoit défavorable à nôtre amour.

Nous fumes bientôt contraints d'user de stratagème, pour nous voir. Nous avions rendez-vous chez une vieille Femme, que je paiois à ce sujet, & les momens que nous y passions auroient paru devoir nous suffire pendant toute nôtre vie, si nous avions pû espérer d'en jouir sans cesse. Nous y déployions mutuelle-

ment les secrets les plus cachés de nos âmes ; nous nous jurions une fidélité éternelle ; nos cœurs se confondoient l'un dans l'autre par les épanchemens les plus passionnés. A la liberté près de nous voir plus souvent, nous n'aurions jamais souhaité de nous unir plus étroitement, si le Père de SOPHIE n'eût pensé à lui donner un autre époux.

Cette nouvelle nous fit frémir : Ma maîtresse me promit qu'elle n'y consentiroit jamais, qu'elle mourroit plutôt que de renoncer à moi ; mais devois-je compter sur sa résolution ; auroit elle eû la force de résister à la volonté tirannique d'un Père, qui n'ignorant pas nôtre amour, m'auroit regardé come la cause des refus de sa Fille ? Il l'auroit violentée autant pour être obéi, que pour me nuire ; c'étoit l'esprit de sa Religion. SOPHIE ne savoit plus quel parti prendre pour se conserver à moi : Elle me dit de la sauver moi-même de cette persécution.

Comme je pensois depuis quelques années à retourner en Europe, mes affaires étant presque entièrement disposées en conséquence, je proposai à SOPHIE de partir avec moi, dans le dessein de nous marier, dès que nous serions en France. Elle y consentit assez facilement, en me

protestant qu'il lui suffisoit d'être avec moi, pour être heureuse. De quelles marques de tendresse n'accompagna-t-elle pas ce consentement ! Jour délicieux, devois-je croire que tu allois être suivi de la plus cruelle infortune !

J'eûs bientôt fait tous les préparatifs nécessaires, & je disposai tout avec tant de précautions, que rien ne parvint à la connoissance du Père de SOPHIE. Enfin le tems étoit favorable, je profitai d'une belle nuit pour nous embarquer, & nous partimes.

Douce satisfaction, qui flattiez nos ames les premiers jours de nôtre navigation, puissiez-vous sortir à jamais de ma mémoire ! Votre souvenir rend mon infortune encore plus cruelle ! Déjà nous avions fait la moitié de nôtre trajet avec le plus heureux succès : L'amour présidoit à nôtre voyage & sembloit conduire nôtre Vaisseau, pour le garantir des accidens si ordinaires sur cet élément ; le doux Zéphir, qui agitoit les voiles, étoit pour nous les enfans de Cithère qui venoient semer des fleurs sur nos tendres momens.

Pendant que nous nous livrions aux vifs transports de nos ames, dans un de ces instans délicieux où nous savourions le doux espoir de nous voir bientôt unis

pour toujours, nous entendimes tout à coup l'allarme répandue dans l'Equipage ; tout le monde courant ça & là d'un air éfrayé, crioit aux armes. L'épouvante diflipa fubitement le charme qui nous enivroit. Je courus à l'inftant fur le Tillac pour voir de quoi il s'agiffoit ; j'aperçûs deux Vailleaux Corfaires, qui faifoient force de voiles fur nous. Le danger étoit extrême, & nous ne pouvions nous attendre qu'à devenir la proie de ces ravifieurs. Nôtre équipage, compofé de fix de mes Domestiques, des Matelots, & quelques paffagers, ne formoit que le nombre d'une vingtaine de perfones, & nous ne devions pas compter de réfifter longtems contre deux fi puiffans énemis. Nous fîmes d'abord toutes les manœuvres poffibles pour éviter le combat : Je craignois moins la mort que la perte de ma chère SOPHIE ; fa présence me rendoit plus éfrayé à l'afpect du péril. Je ne le cacherais point, MADAME, je manquois de courage.

Cependant les Vailleaux Corfaires, meilleurs voliers que le nôtre, nous joignirent bientôt ; il nous fut impoffible de les éviter : Nous nous vîmes dans peu au milieu des deux. La crainte de perdre SOPHIE dans un péril inévitable, ranima

mon courage & me rendit téméraire : J'encourageai tout le monde à résister vivement ; & je résolus de périr , si je ne pouvois me sauver , plutôt que de me voir dans l'esclavage , où je pressentois que je perdrois ma Maitresse.

Nous effuïames une double attaque : Mes gens se défendoient avec beaucoup d'ardeur , & leur intrépidité fit pendant longtems balancer la victoire. Cependant les feux d'artifice dont ils nous acabloient, nous eurent bientôt fait perdre tous nos agrêts ; nous fumes hors d'état de pouvoir manœuvrer ; le nombre des combattans diminuoit sensiblement , & nous nous vîmes sur le point d'être forcés , sans pouvoir faire beaucoup de résistance.

Dans cette terrible circonstance, j'eusse préféré la mort à la servitude ; mais SOPHIE devant mes yeux , acablée de la plus vive douleur , retenoit mon bras , & je voulus vivre pour la sauver. Je pris le parti de nous jeter dans l'eau , pour tâcher de gagner terre à la nage. J'avois déjà attaché ma Maitresse sur une planche , & j'en prenois une autre pour moi ; lorsqu'un des Corsaires nous ayant abordé , passa sur notre bord avec trente de ses Soldats le sabre à la main , & me saisissant au corps , me-contrainit de me rendre.

Il fut fort surpris de trouver si peu de monde dans nôtre Vaisseau, & me témoignant qu'il admiroit nôtre résistance, il nous traita moins cruellement que je ne l'avois d'abord craint : Mais le barbare m'auroit été moins inhumain s'il m'eût ôté la vie, puisqu'il me sépara du seul bien qui m'étoit cher ! A peine eût-il vû SOPHIE, qu'il ne la jugea pas une prise indifférente ; & concevant aparemment sur sa beauté de riches espérances, il se disposa à la faire passer sur son Vaisseau, tandis qu'il nous envoyoit en partie sur l'autre, & je devois être du nombre.

Je ne saurois vous dépeindre, MADAME, la douleur qui me faisoit à ce cruel spectacle. Je me jettai aux pieds du Corsaire, j'embrassai ses genoux de l'air le plus affligé, en le suppliant de me faire passer sur son bord, de ne pas me séparer de mon épouse, car je croiois pouvoir lui en donner le nom par la tendresse qui nous unissoit ; je lui demandai mille fois la mort ; je lui jurai que l'esclavage me seroit doux avec SOPHIE, que je le regarderois come mon bienfaiteur, plutôt que come un maître : Je le conjurai au nom du Dieu commun de toutes les Nations, & que nous adorions l'un & l'autre (je conus en éfet qu'il étoit Mahométan :) Je lui donai

toutes les marques du plus vif désespoir; j'employai les expressions les plus touchantes pour l'attendrir, mais le monstre n'étoit pas fait pour la pitié; il s'endurcissoit à mes supplications, je me vis inhumainement emporté sur l'autre Corsaire.

Dans l'instant je fus acablé par la douleur; elle me rendit stupide. J'avois les yeux ouverts, & je ne vois plus; je voulois verser des larmes, & les pleurs me manquoient; je voulois me plaindre, & je n'avois plus de voix: Mon cœur, étroitement ferré contre ma poitrine me causoit une douleur sourde, qui me faisoit frissonner. Je restai quelques momens dans un profond abattement, pendant lequel je ne sentoie pas même les chaînes dont on me chargeoit. Mais quelques instans après, revenu à moi, j'entrai dans une fureur inexprimable: Je voulois sacrifier à mon ressentiment tous ceux qui s'ofroient à mes yeux; le poids de mes fers n'empêchoit pas mes transports: Je forçai mes gardes & j'allois enfin me jeter dans l'eau, pour passer à la nage sur le Vaisseau où étoit ma Maitresse. J'avois le regard étincelant; j'écumoie de rage; mes mouvemens étoient les agitations d'un possédé.

Cependant arrêté par le nombre des per-

sones qui se jettèrent sur moi , je me vis enchainé étroitement contre un mat du Vaisseau & hors d'état de faire aucune violence. Mon désespoir se changea alors en de vraies marques de douleur ; je pouffai vers le Ciel les plaintes les plus touchantes , que j'interrompois sans cesse par de violens sanglots : Mon visage fut d'abord inondé de mes larmes.

Cependant nous aprochions la terre , & j'avois encore quelque espérance d'être réuni à SOPHIE , quand nous aurions débarqué ; je me formois mille idées , qui flattoient mes desirs , mais qui n'avoient aucun fondement pour un Pays dont je connoissois peu les usages & le genre de servitude où on nous réduisoit.

Dès que nous eûmes abordé , je fus conduit avec mes compagnons d'esclavage au Visir ACHMET à qui appartenoient les Corsaires qui nous avoient pris ; mais je ne vis plus SOPHIE ; j'ignorai ce qu'elle devenoit : j'eus beau en demander des nouvelles & chercher à m'instruire de son sort ; personne ne répondoit à mes questions ; & depuis l'instant fatal que j'en fûs séparé sur le Vaisseau , elle a été perdue pour moi.

Dans la vile occupation à laquelle le Vi-

fir m'a destiné, j'ai eû le bonheur de voir le plus fidele de mes Domestiques choiti pour le même emploi & devenu le compagnon de mes fers : Son tendre attachement a seul été capable de me sauver des extrémités facheuses aux-quelles mon désespoir m'auroit peut-être réduit.

Jugez, MADAME, quelle fut ma douleur, quand je me vis hors de toute espérance ! Heureusement encore le portrait de ma Maitresse, que j'avois soigneusement caché, ne me fut point ravi ; c'est l'ouvrage des mains de SOPHIE, & la première preuve qu'elle m'a donné de son amour. Cette image a seule été capable de soulager mon infortune : C'est le seul bien qui puisse remplacer SOPHIE à mes yeux. En la considérant, je lui dépeins mes regrets & ma douleur : Je crois m'entretenir avec elle même. Voyez, MADAME, si cette peinture doit m'être précieuse, & si j'ai dû être allarmé, quand j'ai vû qu'elle m'avoit été ravie. Mais je ne dois plus craindre, MADAME, dès-que'elle est entre vos mains ; & vous ne me priverez pas de ce qui seul peut encore me faire aimer la vie. Votre ame me semble faite pour la vertu : Vous ne sauriez

fauriez affiger si cruellement le plus infortuné de tous les homes. Rendez à celui qui a tout perdu, jusqu'à la liberté à laquelle la nature a dû le destiner, une image qui vous est entièrement inutile & qui seule est capable d'adoucir les peines dont il se sent acablé.

MAURICE s'éforça encore de peindre son amour pour SOPHIE avec les couleurs les plus vives & les plus touchantes, dans l'espoir que cette Dame, sensible à la grandeur de sa perte & de sa douleur, lui rendroit le portrait ; mais bien loin de réussir, la croyance où il paroïsoit être que SOPHIE étoit perdue pour lui, rassura FATIME, & modera les sentimens de jalousie qu'elle avoit sentis s'élever dans son ame.

Elle crût ne devoir pas lui rendre le portrait, crainte que la vue des mêmes traits qu'il aimoit si vivement, ne nourrit sa passion & ne le rendit insensible à la déclaration qu'elle résolut dès-lors de lui faire. Non, lui répondit-elle, ce portrait ne doit point retourner dans vos mains : Votre douleur m'attendrit, & je ne veux pas contribuer à nourrir vos regrets par la présence d'une image qui vous retracera sans cesse la perte que vous avez faite. Le

tems éfacera SOPHIE de vôtre esprit; & en oubliant sa beauté, vôtre passion & vos chagrins se calmeront sans doute.

Hà! jamais s'écria le malheureux MAURICE! elle est gravée dans mon cœur; les traits ne s'en éfaceront qu'à la mort; & pour l'adorer jusqu'au tombeau, je n'ai pas besoin de cette peinture qui me la représente moins parfaite qu'elle n'est dans mon ame. Mais ce portrait me vient de sa main & doit m'être précieux. MAURICE se précipita alors aux pieds de FATIME en ajoutant les plus vives supplications.

Je m'intéresse pour une personne, lui dit la Princesse, à qui cette image entre vos mains seroit nuisible. Come je ne doute pas, ajouta-t-elle, que SOPHIE ne soit entre les mains du Visir, ou du Sultan lui même, l'impossibilité de la revoir fera peut être favorable à mon amie; & un objet présent pourra sans doute éfacer celui que vous ne verrez plus.

Qui penseroit, hélas! à un malheureux esclave chargé de fers, répondit MAURICE, & quel autre objet pourroit jamais éfacer de mon cœur l'image de la plus aimable Fille de la terre? Non, MADAME, son tendre souvenir ne me permettra jamais aucun autre attachement!

Il est naturel que vous le pensiez dans l'état où vous êtes, lui repliqua FATIME, mais j'espère que nous vaincrons cette insensibilité. Je vous promets de vous rendre le portrait de SOPHIE ; mais dans un tems qui lui soit moins favorable : En attendant, en voilà un autre, ajouta-t-elle, en lui donant une petite boîte fermée, mais je vous défens de l'ouvrir, avant que j'aye disparu.

La Princesse partit à l'instant, sans donner à l'Esclave le tems de lui répondre, & le laissa dans un étonement & une douleur inexprimables.

Ce mystère ne présageoit à son cœur que des suites facheuses & peut-être funestes. Il s'avança, d'un air allarmé, vers l'endroit où ST. JEAN travailloit, & lui raconta d'abord l'aventure de la grotte. Ce ne fut qu'à la fin de sa narration qu'il pensa à la boîte que l'inconnue lui avoit remise. Tout occupé de la perte qu'il faisoit, il l'avoit tenue dans sa main, sans y faire attention. Il lui prit envie de l'ouvrir, croyant y trouver l'explication de ce mystère ; mais quelle fut sa surprise en y voyant le portrait de la Dame qui venoit de le lui remettre, & au bas, le nom de FATIME Fille de l'Empereur ! Il frémit

à cet aspect : La passion d'une si puissante Princesse l'éfraya ; le courroux du Sultan, s'il en avoit quelque conoissance, combla ses allarmes. Mille idées sinistres s'emparèrent de son esprit : Il vit qu'il ne devoit plus penser à recouvrer le portrait de SOPHIE ; ce qui joint à ses frayeurs, le jetta dans un acablement affreux. Enfin la nuit se répandant sur les jardins, ST. JEAN quita son ouvrage, & ils furent attendre avec inquiétude les nouveaux événemens du jour suivant, que cette aventure leur promettoit.

(*La suite le Mois prochain.*)

* * *

* *

*



TRAITS TIRE'S DE L'HISTOIRE MODERNE.

QUAND on veut doner des exemples de vertu & de grandeur d'ame, on propose ordinairement pour modeles les Grecs & les Romains; il me semble que l'Histoire moderne ne fournit pas moins de traits de générosité, d'amour pour la Patrie, de zèle & de fidélité pour tous ses devoirs. J'en ai déjà cité quelques exemples, en parlant du Chevalier BAYARD & de quelques autres Grands Homes. Je continuerai à raporter les traits qui méritent d'être cités, à mesure qu'ils se présenteront à ma mémoire. Je comencerais par le sacrifice que fit GUSTAVE VASA, Roi de Suède, de la tendresse qu'il avoit pour sa Mère, & pour sa Sœur, à l'amour qu'il sentoit pour sa Patrie, en faveur de laquelle il combattoit contre le cruel CHRISTIERN II. Roi de Dannemarc, qui vouloit le mettre aux fers. Ce Prince le menaça de faire mourir, dans les tourmens sa Mère & sa Sœur, qu'il retenoit en prison, s'il continuoit ses conquêtes en Suè-

de, mais GUSTAVE ne laissa pas de poursuivre le généreux projet qu'il avoit formé de tirer sa Patrie d'esclavage, quoiqu'il aimât tendrement sa Mère & sa Sœur, dont il voyoit la mort assurée: La nature gémit, mais il savoit que nous devons plus à nos Concitoyens qu'à nos Parens, & à nous mêmes; que tous nos devoirs sont subordonnés les uns aux autres, & que dans la dure nécessité où l'on peut se trouver de pratiquer les uns à l'exclusion des autres, il faut toujours préférer ceux qui ont le plus d'influence sur le bien public, supérieur à l'avantage particulier: Cette judicieuse maxime que la Probité a dictée fut l'Arrêt de mort de la Mère & de la Sœur de GUSTAVE, que CHRISTIERN, pour se venger, fit noyer dans la Mer; mais l'observation de cette maxime délivra la Suède du tyran.

Les Successeurs de GUSTAVE n'imitèrent pas toujours sa clémence, & sa grandeur d'ame; l'histoire de Suède rapporte que CHALES XI. ayant dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses Sujets, une foule de Citoyens, & de Nobles ruinés, remplissoient de leurs plaintes & de leurs pleurs les rues de Stockholm, & venoient tous les jours à la porte du Palais, pousser des cris inutiles. La Reine secou-

rut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit: Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même, dit M. de VOLTAIRE, qui raporte ce fait. Quand elle n'eût plus rien à donner à ces misérables, elle se jeta en larmes aux pieds de son Mari, pour le prier d'avoir compassion de ses Sujets: Le Roi lui répondit gravement, *Madame, nous vous avons prise, pour nous donner des Enfans, & non pour nous donner des avis.* Depuis ce tems il la traita avec une dureté qui causa sa mort.

CHARLES XII. son Fils, & son Héritier, ne fut pas plus pitoyable. Il traitoit ses Sujets avec beaucoup de hauteur, & commit des actes de cruauté qui font tort à sa mémoire. Le courage, sans humanité & sans justice, est une barbarie & une phrénésie funestes à la Société. Il condamna à être roué le Général PATHUL, Plénipotentiaire du Czar, qu'il se fit livrer par AUGUSTE Roi de Pologne; tout le crime de cet infortuné étoit d'avoir sollicité fortement auprès du Roi de Suède, le maintien des privilèges légitimes de la Livonie, sa Patrie, qui l'avoit député pour soutenir ses prérogatives, dont on l'avoit dépouillée sans aucun sujet; mais un Prince ambitieux ne peut souffrir que de vils Escla-

ves & ne respecta aucuns droits. CHARLES XII. avec des qualités héroïques, n'étoit que guerrier. Il n'auroit été que le premier Soldat de PIERRE LE GRAND, son rival, dit M. de VOLTAIRE.

On trouve encore dans l'histoire de CHARLES XII. par M. de VOLTAIRE, un exemple digne d'être cité, qui marque beaucoup de modération & de générosité; c'est celui du Prince ALEXANDRE, Frère cadet de JAQUES SOBIESKI, que CHARLES, vainqueur d'AUGUSTE, Roi de Pologne, vouloit faire couronner à la place du Prince vaincu; mais ALEXANDRE refusa constamment la couronne de Pologne, ne voulant pas l'accepter, au préjudice de JAQUES son aîné, qui étoit appelé au Trône, par la Nation Polonoise; mais qu'AUGUSTE son rival, avoit fait enlever près de Breslau, & qu'il fit conduire à Leipzig, où il le retenoit prisonnier. CHARLES Roi de Suède ne pouvant vaincre la généreuse résistance d'ALEXANDRE, appella au Trône de Pologne, le Palatin STANISLAS, qui gouverne aujourd'hui la Lorraine, dont il fait le bonheur, & qui étoit digne de la couronne que CHARLES pouvoit placer sur sa tête; mais il aima mieux faire un Roi, que de l'être lui même.

Ce n'est pas toujours sur les grands

Théâtres que l'on fait les plus grandes actions. On peut avoir de la grandeur d'âme sans être Prince: C'est dans le cœur où réside la vraie générosité. CHARLES XII. en manqua, lorsqu'il imposa des conditions dures & flétrissantes à AUGUSTE, Roi de Pologne, & que se prévalant de ses victoires, il le força à abdiquer la Couronne, & à féliciter STANISLAS, qui le détrônoit. Le Roi AUGUSTE ne soutint point sa dignité en subissant lâchement les dures conditions que lui imposoit le vainqueur; il étoit plus glorieux pour lui d'être écrasé sous les débris de son Trône chancelant. ALEXANDRE en usa plus généreusement à l'égard de PORUS, qu'il venoit de vaincre; l'ayant fait prisonnier il lui demanda, comment il souhaitoit qu'il le traitât? En Roi, répondit fièrement PORUS. Hé bien, je vous traiterai en Roi, repliqua ALEXANDRE; je vous rends tous vos États, & je vous demande votre amitié. Quoi de plus grand? C'étoit triompher une seconde fois de son ennemi.

Le Czar PIERRE, le rival de CHARLES XII. & qui fut à la fin son vainqueur, avoit plus d'humanité que lui. Ayant assiégé Narva & l'ayant prise d'assaut, ses Soldats coururent au pillage malgré lui, & quelques uns d'eux voulant violer & maf-

sacrer des Femmes qui imploroient sa clémence, il tua ses Soldats de sa propre main, & montrant son épée teinte de leur sang au Peuple de Narva qui étoit prosterné à ses pieds, *Ce n'est pas, leur dit il, du sang des Habitans de cette Ville, que mon épée est teinte, mais du sang de mes propres Soldats, qui vouloient vous opprimer*

Un simple particulier, peut dans l'obscurité de sa condition avoir l'ame aussi noble que celle d'un Prince; un jeune garçon étant tombé dans le Rhône, qui étoit très profond & fort rapide, un Home qui se trouva là par un heureux hazard, se jetta sur le champ après lui pour le sauver, & come il savoit bien nager, il le sauva en éfet.

Un Conseiller au Parlement de Paris, ayant acheté une Campagne qui apartenoit au fameux SCARON, qui en ignoroit le prix, il la vendit au dessous de sa valeur; le Conseiller l'ayant examinée, ne voulut pas se prévaloir de son ignorance & du bon marché, il lui donna dix mille livres au dessus de ce que SCARON l'avoit estimée.

Je conois un Magistrat distingué par son esprit, ses lumières & sa probité, qui ayant prêté une somme assés considérable à

un Ouvrier habile, mais pauvre, ne voulut pas en recevoir le payement.

Mad. de MAINTENON ayant dit au Marquis de KUVIGNI, bon Protestant, après la révocation de l'Edit de Nantes, qu'il falloit qu'il fut bien opiniatre pour résister à l'Éloquence de M. BOSSUET, grand Convertisseur; & vous Madame, lui repliqua-t il, il faut que vous ayez bien de l'ambition pour vous être faite Catholique, ayant autant d'esprit & de lumières que vous en avés. Il falloit du courage pour le dire.

L'esprit & les connoissances donent à l'Home une supériorité naturelle sur ses égaux, en voici un exemple, MAZEPPA, Polonois, ayant eû une intrigue avec la Femme d'un Gentilhome Polonois, qui en fut informé, pour le punir, il le fit lier tout nud à un cheval farouche, qui à travers les ronces & les épines le mena en Ukraine. Il étoit à demi mort, quelques Payfans le secoururent, & ayant fait connoitre son génie, on l'élut pour Souverain.



NOUVELLE CONSTRUCTION

DE MONTRES.

LE Sr. CHRISTIN, Horloger établi à BERNE, a inventé une *Nouvelle Construction de Montres*, qui vont huit jours, & qui marquent les Minutes & les Secondes. Tout ce qui intéresse les Arts, & qui tend à les perfectioner, est reçu favorablement du Public, & il est convenable de l'informer de la nature & des propriétés des Pièces que l'on annonce. L'Auteur de cette nouvelle invention a cherché d'y réunir les principaux avantages des proportions, grandeurs, emplacement, pesanteur, hauteur, ainsi que du nombre des dents & des aîles de chaque roue & pignon, pour produire les effets requis, en observant les règles suivantes.

1°. Par un arrangement différent & exact des mobiles, il a mis à profit tout le vuide d'une boîte de Montre ordinaire.

2°. Il a fait chaque pièce, avec le plus de simplicité & de solidité possible, & proportionnellement au degré de force qu'elle reçoit du grand ressort.

3°. Il a taché de doner au moteur une force égale & fufifante, pour produire pendant 8 jours, un mouvement bien réglé & des plus propres à éviter les différentes influences de l'air & des huiles, deux grandes caufes de variation dans les Montres ordinaires.

4°. Il a évité tous les frotemens. inutiles, & réduit les néceffaires à peu de chofe.

5°. Il a cherché à former les dents des rouës & les ailes des pignons de manière qu'il n'y a point ou très peu de frotement dans les engrenages, & qu'elles agiffent les unes fur les autres avec des forces toujourns égales.

6°. Il a taché d'enlever toutes les pe-fanteurs furabondantes dans les mobiles, & de rendre celles qui reftent de manière qu'elles ne puiffent avoir fur leurs pivots qu'un feul centre de gravité uniforme.

A ces précautions générales, il en a ajouté d'autres, dont le détail ne pour-roit être compris que des perfonnes qui auroient fait une étude particulière de l'Horlogerie.

On pourroit s'étendre fur les avantages qui réfultent de cette construction, & démontrer que ces nouvelles Montres marcheront plus juftes, que toutes celles qui

ont paru en ce genre; mais c'est ce que l'expérience fera conoitre mieux que le raisonnement. On se contentera de dire, que l'Auteur a simplifié son invention autant que possible, sans préjudicier à la bonté de l'ouvrage, & qu'il a proportionné la force motrice du mouvement aux mobiles qu'e.le fait agir.

Les Persones, qui souhaiteront de ces nouvelles Montres, & qui voudront être servies plus promptement, pourront souscrire jusques a la fin de Juillet 1763. en écrivant franco au Sr. CHRISTIN à Berne, & en déterminant les prix qui leur conviendront, & que l'on va indiquer. On les payera en les recevant, & il donera un Billet de garantie pour deux années.

Les Montres d'or, à boetes unies, pesans 24. deniers, avec un étui, marchant 8. jours & marquant les secondes, se donneront pour onze Louis d'or neufs & demi.

Les mêmes gravées en taille douce, suivant le goût que l'on desirera, douze Louis neufs.

Les mêmes, gravées en relief, en or de différentes couleurs, sont du prix de 13. à 14 Louis neufs.

On trouvera aussi chez le Sr. CHRISTIN toutes sortes de Montres ordinaires, de même que des Montres à deux Cadrans, de différens goûts.



E N I G M E.

J suis d'une , de deux , même de trois couleurs.
 Un habit en naissant m'environne la tête.
 Bien des Amans qui me font fête
 Par d'innocents baisers me prouvent leurs ardeurs.
 L'un m'aime un seul moment , l'autre un jour , l'autre une heure.
 Quand on m'a fait sortir du lieu de ma demeure ,
 Je me vois transformée en plus d'une façon.
 Héros , après la mort , vous vives dans l'histoire ;
 Moi , je puis me donner la gloire
 D'avoir fait composer un Roman sous men nom.



L O G O G R I P H E.

J suis un des plaisirs fait pour le genre humain ,
 Et je suis le plus doux peut-être :
 Lecteur , si tu veux me conoitre ,
 Le nombre de mes pieds se trouve dans ta main.
 Avec eux tu feras le nom que cha. un donne
 A l'objet qui charme son cœur ;
 Un autre , hela ! qui par m'heur ,
 Ne doit presque jamais se donner à personne ;
 Un autre nom reveré du Chrézien ;
 Ce que tu dois sauver & ce que l'on respire ;
 Ce qu'un Fils de SATURNE avoit pour son Empire ;
 Ce que BOILBAU trouvoit si bien ;
 Ce qui dans les combats est le plus nécessaire ;
 D'animaux croassans la retraite ordinaire ;

Ce que bien malgré lui le pauvre Forçat tient ;
 Un mot synonyme à colère ;
 D'autres encor , mais je n'en dirai rien ;
Enfin, ce que sans moi l'home est souvent las d'être.
 Ne t'en étone point , Lecteur ;
 Si tu parviens à me conoitre ,
Tu trouveras , sans moi , qu'il n'est point de bon-
 heur.

Le mot de l'Enigme inferée en Avril est FOU-
 REAU d'Epée.

T A B L E.

R EFLEXIONS sur la Prière que Jésus-Ch. <i>adressa à Dieu dans le Jardin de Gethsémani.</i>	467
<i>Aux Editeurs à l'ocasion du Suplice de l'infor- tuné Calas</i>	475
<i>Prière de Calas à Dieu , le jour qui précéda son suplice.</i>	478
<i>Continuation des Observations sur la Confession de Fc: du Vicaire savoyard.</i>	482
<i>Le vrai Talisman Chapitre V.</i>	506
<i>Les Mariages heureux & malheureux , Conte moral</i>	524
<i>Extrait de l'Anglois à Bordeaux , Comédie nouvelle faite à l'ocasion de la Paix.</i>	546
<i>Suite du Bel Esclave ou la Vertu victorieuse de l'Amour.</i>	562
<i>Traits tirés de l'histoire moderne.</i>	582
<i>Nouvelle construction de Montres.</i>	588
<i>Enigme & Logogriphe.</i>	591